

## Chapitre VI

### Explications causales et explications finalistes. Le structuralisme diachronique face au changement linguistique. Sens des interprétations « téléologiques ».

1. 1. Les changements linguistiques, comme on a essayé de le montrer dans les chapitres qui précèdent, ne peuvent être expliqués (motivés) qu'en termes fonctionnels et culturels. Mais les explications culturelles et fonctionnelles des changements ne sont en aucune façon « causales ». L'idée même de 'causalité' dans ce que l'on appelle l'« évolution » idiomatique est un résidu de l'ancienne conception des langues comme « organismes naturels », aussi bien que du rêve positiviste de découvrir les supposées « lois » du langage (ou des langues) et de transformer la linguistique en une « science de lois » analogue aux sciences physiques.

1. 2. Quelque chose de cela persiste toujours, comme une intime contradiction, parmi les structuralistes contemporains – et précisément parmi ceux qui se sont consacrés au structuralisme diachronique –, lesquels paraissent penser que la conception fonctionnelle de la langue pourrait contribuer à révéler ces « causes » du changement qui ont préoccupé (et avec si peu de raison) une vaste série de chercheurs. Ainsi, par exemple, Haudricourt et Juilland identifient le concept de 'cause' à celui de 'condition' (du changement) et considèrent également comme « cause » la tendance à l'« équilibre des systèmes » et au maintien des oppositions distinctives, qui serait « une source inépuisable d'explications causales (conditionnelles) »<sup>1</sup>. Ces mêmes auteurs appellent « cause efficiente » le changement phonétique et « cause finale » le fait que tout changement soit conditionné par des facteurs inhérents à la structure de la langue dans laquelle il se produit<sup>2</sup>. D'une façon analogue, E. Alarcos Llorach considère comme « causes » les dénommés « facteurs externes » – comme les physiologiques et les « historiques » (mélange idiomatique) – et les « internes » (la résistance que le système opposerait au changement)<sup>3</sup>, puis, en se référant au cas concret de l'espagnol du Siècle d'Or, appelle « cause extrinsèque » l'influence du substrat et « causes intrinsèques » les points faibles du système<sup>4</sup>. Et Martinet lui-même, d'ordinaire si prudent dans ses expressions, pense que le structuralisme diachronique a trouvé au moins quelques-unes des « causes » du changement phonétique<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Essai*, pp. 4-5.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 8. À ce propos – et même en laissant de côté ce qui, dans cette manière de présenter les choses, relève de la confusion ancienne et bien connue entre la simple succession et la relation de causalité (*post hoc, ergo propter hoc*), et l'étrange emploi que les deux auteurs font des termes « efficient » et « final » –, il convient de se demander ce que pourrait être ce « changement phonétique » tenu pour distinct du « phonologique ». En effet, si, par « changement phonétique », on entend « changement physiologique » ou, de toute façon, un changement motivé « de façon naturelle », il faut alors constater qu'il n'existe ni ne peut exister de changements « phonétiques ». Tous les changements phonétiques sont « phonologiques », puisque les changements qui ne modifient pas le « système » (les oppositions distinctives) possèdent également une justification systématique, et non physiologique.

<sup>3</sup> *Fonología española*, p. 100 et sqq.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>5</sup> *Function, Structure and Sound Change*, pp. 1-2. Cf. également sa préface à l'œuvre d'Haudricourt et Juilland, p. IX : « en dépassant l'enseignement de Ferdinand de Saussure, il convenait de montrer qu'une structure linguistique porte en elle-même une partie des causes qui doivent contribuer à son propre renouvellement ». Cette même conviction était déjà répandue parmi ceux qui s'approchaient du structuralisme diachronique. Ainsi, par exemple, G. L. GUITARTE, *El ensordecimiento del zeísmo porteño*, « Revista de Filología Española », XXXIX, p. 271, affirme de façon catégorique que « les études de phonologie diachronique nous ont montré qu'une structure linguistique porte en elle une grande part des causes qui contribuent à sa rénovation ».

1. 3. Tout cela peut être, et est assurément, pour partie, affaire de terminologie. Mais c'est aussi la persistance des idées naturalistes que le structuralisme a héritées de Saussure (ignorant, malheureusement, d'autres idées saussuriennes, beaucoup plus assurées et fructueuses : cf. VII, 1.1.2.) et que Saussure avait héritées de Schleicher (cf. II, 1.3.2.)<sup>6</sup>. Pour cette raison, avant d'examiner la valeur et le sens de la contribution du structuralisme à l'élucidation du problème du changement linguistique, il est nécessaire – même avec le risque de quelques inévitables répétitions – de mettre en évidence les failles intimes de toute attitude causaliste. Il est en outre bon d'observer que la terminologie même n'est pas simplement quelque chose de conventionnel : elle révèle une attitude qui, à son tour, correspond à une déficience générale des sciences de la culture ou de l'homme. On considère souvent comme une déficience de ces disciplines le fait qu'elles ne soient pas encore parvenues à être identifiées aux sciences naturelles et à employer de façon exclusive les dites « méthodes positivistes ». En revanche, la déficience réelle consiste, précisément, dans l'insuffisante délimitation entre les sciences physiques et les sciences de l'homme, entre la méthode naturaliste et la méthode culturelle. Comme cela a déjà été indiqué (cf. IV, 1.1.), les difficultés auxquelles se trouve confrontée la linguistique en posant les problèmes du changement dépendent pour une bonne part des insuffisances méthodologiques des sciences humaines, modelées jusqu'à l'excès sur les sciences de la nature<sup>7</sup>. Entre autres choses, la mentalité physicienne répandue nous a accoutumés à rechercher un autre monde « derrière » l'expérience courante et à croire que ce monde (qui justifierait le monde des phénomènes) pourrait être éventuellement découvert au moyen de l'accumulation de nombreux faits particuliers ou par les moyens instrumentaux des sciences physiques<sup>8</sup>. Or,

<sup>6</sup> Par ailleurs, le naturalisme linguistique possède des origines antérieures à Schleicher et à la diffusion du positivisme philosophique. Déjà, F. BOPP, *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Send, Armenischen, Griechischen...*<sup>3</sup>, I, Berlin 1868, p. III [il s'agit de la préface à la première édition, écrite en 1833], se proposait de rechercher « les lois physiques et mécaniques des langues » indoeuropéennes. Le terme de *Lautgesetz* apparaît également déjà chez Bopp, *Vergleichende Grammatik*, I, p. 130.

<sup>7</sup> Considérez, par exemple, le fait que les sciences de l'homme ne disposent pas encore d'un terme propre pour se substituer au dangereux et inadéquat *évolution* : les objets culturels possèdent un *développement historique*, et non une « évolution » comme les objets naturels.

<sup>8</sup> Ainsi, par exemple, L. BLOOMFIELD définit le phonème comme 'trait constant' de sons typiques et, ensuite, bien qu'il avertisse qu'un tel trait ne peut être observé dans tous les cas, ne renonce pas pour autant à la définition, puisqu'il espère que le trait qui devrait correspondre à chaque phonème pourra être découvert dans les laboratoires, par des moyens instrumentaux (cf. W. FREEMAN TWADDELL, *On Defining the Phoneme*, reproduit dans M. JOOS, *Readings in Linguistics*, Washington 1957, p. 63). Mais comment peut-on savoir qu'il s'agit d'un 'trait constant' s'il n'est pas observé ? La vérité est que, en ce sens, nous ne pouvons rien attendre des laboratoires qui ne résolvent ordinairement pas de problèmes rationnels. À l'évidence, l'identité du phonème existe et est établie par quelque autre raison, et non par l'identité matérielle entre ses représentants, et c'est uniquement par cela qu'il est possible d'observer qu'il y a des cas dans lesquels les variantes d'un phonème ne présentent aucun trait matériel en même temps commun et exclusif : autrement ces cas ne pourraient jamais être observés. La seule solution qui soit certaine consiste à ne pas définir le phonème en tant qu'unité matérielle, mais en tant qu'unité de *valeur* ou de *fonction*, ou encore comme unité « formelle » (quoique toujours matérialisable, et, en outre, d'une matérialisation clairement déterminable pour chaque cas particulier). Du point de vue matériel, le phonème est une zone de substance phonique délimitée par l'unité de valeur, c'est-à-dire cette portion de substance au sein de laquelle une série indéfinie de sons apparaissent fonctionnellement identiques. Ainsi, donc, considéré dans sa matérialité, le phonème est un « type de sons », mais un type déterminé par la fonction et non par des traits simplement matériels : comme dans tout le langage, dans les phonèmes également la « forme », et non la « substance », est le facteur déterminant. Empiriquement, il est certain que les représentants d'un phonème présentent des traits constants ; mais cela n'est pas indispensable pour qu'un phonème soit phonème. D'autre part, cela ne veut pas dire que, du point de vue de la substance, les phonèmes seraient des unités purement « négatives », ou que *tous* les phonèmes d'une langue pourraient ne pas présenter de traits constants dans leurs multiples réalisations, mais seulement que *quelques-uns* peuvent ne pas les présenter. Et une telle possibilité n'existe, précisément, que par rapport aux autres phonèmes qui les présentent et qui, indirectement, délimitent de cette manière

en général, il n'y a rien « derrière » ou « au-dessous » des choses et des phénomènes. En outre, dans le cas du langage, il ne s'agit pas simplement du « monde », mais du monde humain, réalisé et « connu » par l'homme ; et, dans ce monde, tout ce qui n'appartient pas à l'expérience courante ne peut fonctionner et ne peut posséder aucun effet sur le plan culturel. Pour cette raison, précisément, dans la linguistique comme dans toutes les sciences humaines, le fondement doit être, et est, le « savoir originaire » que l'homme possède à propos de lui-même (cf. II, 4.2.).

2. 1. La double équivoque commune à toutes les attitudes causalistes face au changement linguistique réside dans la confusion entre les trois niveaux de ce problème – ou, à tout le moins, entre deux d'entre eux (celui de la *mutabilité* des langues et celui des *changements* considérés de façon générale ; cf. III, 1. et IV, 1.) – et dans le fait de poser le problème lui-même, erronément unifié, en termes de causalité extérieure. Le problème préalable de savoir s'il s'agit ou non d'un phénomène qui peut posséder des « causes » en ce sens n'est pas même posé puisqu'il est d'avance convenu qu'il *doit les posséder*. De là la recherche passionnée des causes. Une telle recherche – en dépit de la formulation souvent impropre des résultats obtenus – n'est certainement pas inutile pour ce qui se rapporte aux *conditions* du changement ; mais elle ne peut que demeurer infructueuse pour ce qui se rapporte à la *mutabilité des langues* et à la motivation effective des changements : en ce sens, la recherche ne peut rien apporter, parce qu'elle est contradictoire et irrationnelle. Néanmoins, le causalisme, plutôt que de se demander si la recherche même des causes du changement est légitime, considère qu'elle est seulement insuffisante et qu'il faut continuer de chercher. Avec cela, la confusion, plutôt que d'être mise en lumière et éliminée, se maintient et se renforce, donnant comme résultat toute une série d'erreurs enchaînées les unes aux autres.

2. 2. 1. Un des aspects les plus curieux de la confusion évoquée est d'effectuer la recherche avec la supposition que le changement linguistique ne *devrait posséder qu'une seule cause générique*. On pense que, l'« effet » (le changement) étant unique, la « cause » devrait également être unique, et l'on prétend même fonder cette croyance sur le principe que 'les mêmes causes produisent les mêmes effets'. Mais, en toute rigueur, ce principe n'est pas réversible puisque le même effet peut être produit par des causes différentes. En second lieu, la recherche de la cause unique se dirige en un sens qui est totalement illégitime, même dans le champ des sciences physiques. En effet, le changement linguistique n'est pas un phénomène unique au niveau général : unique est le *changer* (le fait que les langues changent), et ce fait n'est pas général, mais universel et ne peut en conséquence recevoir d'explication générale. Dans les sciences physiques mêmes – qui s'occupent précisément de ce qui est général dans la nature – on ne s'interroge pas sur *la* cause du « changer » universel, mais uniquement sur la cause de tel ou tel type déterminé de changement. On cherche la cause générale par laquelle A se change en B (par exemple, l'eau en vapeur), mais on ne pense pas que la même cause pourrait également produire le changement de A en C, D, E... (par exemple de l'eau en glace, de l'eau en oxygène et en hydrogène, etc.), ou de M en N, de P en R, etc. C'est que l'on ne peut pas chercher la cause simplement générale d'un phénomène universel. Pour cela, se demander quelle est *la* « cause » du changement linguistique est comme se demander 'quelle forme possèdent les objets' et prétendre contester qu'ils en possèdent une ronde ou une carrée. Si le changement, en tant que fait universel, pouvait posséder une cause extérieure, celle-ci

---

ceux qui ne les présentent pas ; voir à ce propos les importantes observations de C. L. EBELING, *Linguistic Units*, La Haye 1960, pp. 29 et sqq. (et figures 3, 4), où est défendue une doctrine du phonème essentiellement identique à celle que l'on soutient ici, et W. HAAS, *Relevance in Phonetic Analysis*, « Word », XV, 1959, p. 13. De la même façon, ce qui est dit n'implique pas que la substance soit « indifférente » (cf. VII, 2.3.) ni qu'elle puisse être ignorée dans la *description* du système phonématique d'une langue. Il ne faut pas confondre la définition du phonème avec les conditions nécessaires (et réelles) de sa matérialisation.

devrait au moins être du même ordre, c'est-à-dire une cause universelle. Inversement, au niveau général, le changement est un phénomène multiple et, par conséquent, même lorsqu'il possède des causes comme celles que l'on prétend chercher, il ne pourrait avoir une cause unique.

2. 2. 2. Tout aussi malheureuse est la confusion entre le niveau général et le *niveau historique* du changement linguistique. Les changements linguistiques, en tant que faits historiques particuliers ne peuvent être seulement expliqués de façon universelle et générale, mais doivent être expliqués dans leur particularité (cf. V, 4.2.8.). Ne donner qu'une explication générale d'un changement historiquement déterminé, c'est comme de dire qu'une maison a été incendiée 'parce que le feu brûle le bois', ce qui est certain du point de vue général (ou encore du point de vue propre aux sciences naturelles), mais ne nous dit rien de la *cause historique* (particulière) de cet incendie. À ce propos, A. Sommerfelt observe, avec beaucoup de raison, que « des lois historiques correspondant aux lois de la nature n'existent pas, comme il y a une différence essentielle entre la causalité historique et celle avec laquelle opèrent les sciences de la nature »<sup>9</sup>, et il ajoute, précisément, que les faits linguistiques, en tant que faits historiques, ne possèdent pas une explication « générale » mais particulière<sup>10</sup>. Il est certain que, dans l'histoire également, il est possible de généraliser ; mais la généralisation historique est « formelle », et non « matérielle » : dans le cas du changement linguistique, elle se rapporte au *sens*, aux conditions et aux modalités générales, des changements, et non à leur particularité<sup>11</sup>. On peut établir que, dans des conditions culturelles ou systématiques déterminées, se produisent ordinairement des changements de tel ou tel type général (comme : 'extension de normes savantes', 'emprunts', 'régularisation de paradigmes', 'dépassement de « points faibles » du système'), mais non, par exemple, que /a/ se change en /o/. Et, inversement, l'identité matérielle entre des changements survenus dans des langues différentes et à différents moments historiques n'implique pas l'identité de leurs « causes » historiques, puisque les changements linguistiques ne sont pas des « effets » naturels<sup>12</sup>. Deux faits historiques matériellement identiques (par exemple, le changement de [λ] en [j], dans des langues différentes ou à différents moments de la même langue) peuvent avoir des explications historiques différentes, et même opposées. Un exemple d'incompréhension de ce principe est celui d'A. Burger, qui met en doute la différence de niveau culturel entre le latin d'Orient et celui d'Occident avec l'argument qu'en slave existent des faits matériellement identiques (en ce qui concerne la palatalisation) sans aucune différence culturelle observable<sup>13</sup>. Ce qui se produit est que l'opposition entre « fait vulgaire » et « fait savant » est historique et particulière, et non naturelle et générale. « Vulgaire » n'est pas telle ou telle articulation

<sup>9</sup> *Art. cit.*, p. 120.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 122. Il est important d'indiquer que la même chose a été indiquée par F. de Saussure, *CLG*, p. 132, qui, malgré sa conception si proche du naturalisme, n'a pas manqué de voir l'historicité des faits linguistiques (cf. VII, 1.1.2.).

<sup>11</sup> La généralisation matérielle est, naturellement, légitime en ce qui touche au côté physiologique du langage. Ainsi, par exemple, il est légitime d'observer que dans les liaisons comme *sr*, *mr*, *nr*, il est « normal » qu'apparaisse une consonne épenthétique (*t*, *b*, *d*). Mais, dans de tels cas, seules sont énoncées des possibilités et la généralisation se rapporte aux « innovations » (altérations), non aux « changements », puisque ceux-ci, par leur nature même, ne peuvent posséder de déterminations physiologiques (cf. III, 2.2.3.). La même remarque doit être faite à propos des 'lois phonétiques générales' de Grammont. Pour cette raison, entre autres choses, les « explications » physiologiques ne peuvent se substituer aux explications historiques, ni leur être opposées.

<sup>12</sup> Ce principe a été formulé de manière magistralement claire et concise par R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes del español*<sup>3</sup>, Madrid 1950, p. 203 : « tout changement phonétique est naturel et peut survenir dans différentes langues, mais toujours il survient en chacune en raison de causes historiques déterminantes précises ; des changements linguistiques similaires doivent avoir des causes historiques distinctes dans différents pays ». Cf. également F. DE SAUSSURE, *CLG*, pp. 132-133 et 205-206.

<sup>13</sup> *Art. cit.*, p. 21.

palatale considérée en elle-même, mais, par exemple, le fait de prononcer *çi* au sein d'une communauté dans laquelle la norme savante exige *ki*<sup>14</sup>. Le même fait matériel peut être « savant » dans une communauté, « vulgaire » dans une autre et « neutre » dans une troisième. Dans une communauté, il peut être « vulgaire » de prononcer *f* comme *h* et dans une autre, au contraire, de prononcer *h* comme *f*. Si dans les deux communautés se généralise, mettons, la prononciation de *f*, les deux changements – identiques sur le plan matériel – auront des explications historiques diamétralement opposées ; inversement, si dans la première communauté se généralise *f* et dans la seconde *h*, les deux changements – opposés sur le plan matériel – auront une explication historique analogue. En réalité, une explication historique ne peut être ni confirmée, ni réfutée, *dans sa particularité*, au moyen de l'analogie matérielle avec des faits historiquement distincts<sup>15</sup>.

2. 2. 3. M. Grammont a déjà protesté contre l'idée de l'unicité de la cause du changement linguistique<sup>16</sup>. Grammont rejette justement l'idée que les causes des changements linguistiques seraient 'inconnues et mystérieuses' et observe, de la même façon, qu'une telle idée est due à la croyance selon laquelle le changement ne devrait posséder qu'une seule cause. Mais, en premier lieu, les « causes » que lui-même énumère (race, cadre, habitude, climat, effort minimal, erreurs enfantines non corrigées, influence de circonstances politiques et sociales, la mode), outre de ne pas être *les* causes déterminantes du changement linguistique, ne sont pas même des facteurs ou des conditions du même ordre<sup>17</sup>. En second lieu, Grammont n'élimine pas l'illusion sur laquelle est fondée l'idée de l'unicité de la cause, puisque cette illusion ne peut être éliminée au moyen de la simple multiplication des causes. Bien plus : ce que l'on obtient avec cela, c'est uniquement de tomber dans une autre erreur, tout aussi grave, puisque, s'il est certain qu'au niveau général les conditions du changement sont multiples, au niveau universel sa « cause » est, effectivement, unique et ne peut être réduite aux conditions générales *des* changements. Ceux qui soutiennent l'unicité de la cause *des* changements linguistiques interprètent le niveau général comme universel (cf. 2.2.1.) ; Grammont, au contraire, tente de réduire l'universel au général, réduction avec laquelle persiste, quoiqu'en un sens différent, la confusion. En réalité, on ne gagne rien à seulement multiplier les prétendues « causes » du changement, si l'on continue de confondre le niveau universel et le général, la causalité rationnelle et les conditions empiriques, la causalité intérieure et la causalité extérieure. En outre, Grammont lui-même croit que les lois phonétiques possèdent des « causes naturelles » et sont « l'inévitable conséquence d'un état donné de la langue »<sup>18</sup>, et avec cela ferme complètement la possibilité de poser correctement le problème.

<sup>14</sup> Ainsi, par exemple, dans le français littéraire, la prononciation *j* de *λ* aura été, à un certain moment, un fait « vulgaire ». Mais aujourd'hui, ayant généralisé cette prononciation dans le parler parisien, le contraire se produit : c'est la prononciation *λ* qui, hors de certaines situations déterminées, devient « rustique » ou « provinciale ».

<sup>15</sup> Les analogies matérielles servent, au mieux, à indiquer que tel ou tel changement est « naturel ». Mais, dans ce cas, « naturel » signifie seulement 'qui arrive ordinairement' et, en un tel sens, tous les changements sont « naturels » s'ils se sont effectivement produits (cf. n. 12). Par conséquent, les analogies apparaissent inutiles lorsqu'il s'agit de changements historiquement observés. Elles constituent, en revanche, une règle méthodologiquement utile dans la technique de la reconstruction et par rapport aux changements préhistoriques (pour ne pas postuler sans raison des « altérations » qui n'arriveraient pas ordinairement ou qui n'auraient jamais été observées).

<sup>16</sup> *Traité*, p.175 et sq. Cf. également A. MARTINET, *Function, Structure*, p.1.

<sup>17</sup> Quelques-unes sont des facteurs qui ne peuvent directement déterminer le langage, d'autres sont des facteurs « de second degré » par rapport aux conditions effectives des changements (cf. III, 2.2.3. et IV, 2.1.2.), et d'autres encore ne sont en aucun sens des « causes ». Tel est le cas de la « mode », qui est le fait même de la diffusion d'une innovation, et non une « cause » de la diffusion. La même chose doit être dite à propos des « erreurs non corrigées », qui sont simplement un type d'innovations, et non une raison d'innovation ou de changement. Seul le dénommé « effort minimal » serait, effectivement, une cause déterminante, mais cela est très discuté (cf. 3.3.1.).

<sup>18</sup> *Traité*, p. 167.

2. 3. Pour ce qui concerne la nature des causes du changement linguistique, le causalisme, comme on a déjà pu l'observer, se trouve constamment face au danger de supposer que ces causes devraient être « naturelles » ou « physiciques ». En effet, le causalisme se confond facilement avec le physicisme, ou encore, avec l'attitude qui ne considère que la physique comme « objective » et que les explications matérielles comme proprement « scientifiques ». Mais la vérité est que les explications scientifiques sont celles qui correspondent à la nature et à la réalité de l'objet étudié, par quoi les explications matérielles des faits culturels ne sont pas scientifiques, mais mystiques. Les sciences physiques sont parvenues à l'âge de leur majorité et ont reçu une impulsion considérable précisément en se libérant de toute superstition animiste et en expliquant les faits physiques physiquement, c'est-à-dire de la façon dont ils doivent être expliqués. En revanche, la superstition contraire, qui se manifeste dans la prétention d'expliquer physiquement les faits culturels, non seulement n'a pas été rejetée par les sciences de la culture, mais est encore souvent considérée comme indice et règle de scientificité<sup>19</sup>. On entend souvent proclamer l'aspiration à transformer les sciences de la culture (et, parmi elles, la linguistique) en « sciences exactes », les sciences physiques étant entendues comme telles. Mais il est certain qu'une science n'est pas exacte pour être physique, mais pour correspondre à la vérité de son objet, et ce principe est celui qu'il faut apprendre des sciences physiques. Les sciences culturelles possèdent leur type particulier d'exactitude, et les assimiler aux sciences physiques (qui possèdent un autre type d'exactitude) ne signifie pas les rendre « exactes » mais, au contraire, les transformer en sciences inexactes, c'est-à-dire en fausses sciences.

2. 4. 1. Finalement, pour ce qui se rapporte à la possibilité de trouver les causes du changement linguistique, trois attitudes causalistes typiques peuvent être distinguées : l'« audacieuse », la « prudente » et la « conciliatrice ».

2. 4. 2. L'attitude « audacieuse » est celle de ceux qui prétendent avoir trouvé les causes externes des changements linguistiques ou, éventuellement, leur cause principale ou unique. La fragilité de cette attitude est notoire et ne mérite pas même que l'on insiste sur ses déficiences théoriques, puisque déjà l'observation empirique s'est chargée de signaler que, pour toute circonstance donnée comme cause des changements, on peut rencontrer des cas dans lesquels les changements se sont réalisés sans leur présence et, inversement, des cas dans lesquels, cette même circonstance existant, elle est demeurée inopérante<sup>20</sup>. Cela est, par ailleurs, très naturel, puisque – lorsque ces circonstances possèdent quelque sens raisonnable – il s'agit ordinairement de conditions générales du changement (médiates ou immédiates), et l'on a déjà vu que celles-ci sont multiples et ne sont pas par elles-mêmes agissantes.

2. 4. 3. L'attitude « prudente » est celle qui admet que les causes du changement linguistique sont inconnues ou le sont « pour l'instant ». Cette attitude paraît raisonnable et, en effet, ceux qui l'adoptent sont au moins sauvés de l'erreur qui consiste à indiquer des causes qui n'en sont pas ; dans le fond, cependant, cette attitude n'est pas moins erronée que la précédente puisqu'elle implique la croyance selon laquelle il y aurait des causes plus ou moins mystérieuses et qui pourraient être découvertes : de ne pas les avoir découvertes ne serait qu'une déficience circonstancielle de la linguistique. D'autre part, cette attitude n'est qu'une forme d'une attitude plus générale qui, confondant l'universel avec ce qui est simplement général, considère que ce qu'on appelle la « synthèse » devrait être postérieure à l'« analyse », c'est-à-dire que la théorie devrait venir après l'étude empirique des faits,

<sup>19</sup> Une telle superstition outrepassé parfois les limites du raisonnable. Ainsi, encore récemment, un « philosophe du langage », G. SCHMIDT, *The Philosophy of Language*, « Orbis », V, p. 167, considère la voyelle *a* comme caractéristique des plaines ouvertes et des pays de grande extension, et *o* comme le propre des petits pays et des îles (probablement parce que quelques îles sont rondes).

<sup>20</sup> Cf., par exemple, O. JESPERSEN, *Language*, pp. 255 et sq.

comme simple généralisation d'observations particulières. Mais le vrai est que la connaissance essentielle est, concrètement, simultanée avec le particulier ou le factuel, et idéalement lui est antérieure, puisque le particulier ne se connaît effectivement qu'en étant intégré à un universel ; par quoi il ne peut y avoir d'étude des faits sans une théorie préalable, explicite ou implicite. Et, par rapport aux objets culturels, la connaissance eidétique est nécessairement première (antérieure à l'étude empirique), puisqu'elle est constitutive des objets en tant que tels. En effet, avant d'étudier le langage de façon empirique, il est nécessaire de savoir *ce qu'est le langage*, pour le reconnaître en tant que tel et le démarquer de ce qui n'est pas langage, même si cela peut se présenter avec les mêmes caractéristiques matérielles<sup>21</sup>. Il est certain qu'en un sens l'universel est ignoré dans les sciences physiques. Mais c'est précisément pour cela qu'il est nécessaire de le supposer, et c'est ce que l'on fait en émettant des hypothèses. En revanche, dans les sciences de l'homme, il n'entre pas d'hypothèses concernant l'universel. Le lieu qui, dans les sciences physiques, correspond aux hypothèses est occupé, dans les sciences humaines, par le savoir naturel que l'homme possède à propos de ses activités et des objets que lui-même crée<sup>22</sup>.

2. 4. 4. La troisième attitude – la « conciliatrice » – est l'attitude de ceux qui affirment que quelques-unes des causes du changement linguistique sont déjà connues et que d'autres restent inconnues pour le moment, mais qu'elles pourraient éventuellement être découvertes au moyen d'investigations ultérieures. Cette attitude est, naturellement, dans le vrai parce qu'elle se rapporte aux conditions et aux modalités générales des changements, et, avec quelques corrections terminologiques, pourrait être sans plus acceptable, si elle n'impliquait pas la confusion du niveau général et du niveau universel du changement. Mais en réalité, elle l'implique parce qu'elle implique l'identification du problème empirique des types de changements et du problème rationnel de la mutabilité des langues. En effet, les conditions du changement sont considérées comme des « causes » de la mutabilité, et l'on pense qu'en réunissant des explications partielles, nous nous approcherions de la solution du problème universel du changement, qui est un problème d'un autre niveau et d'une nature entièrement distincte. Au fond, il s'agit de l'ancienne attitude positiviste qui identifie le problème universel de chaque ordre de phénomènes avec la totalité des problèmes empiriques correspondants et qui prétend parvenir à la solution des problèmes rationnels au moyen de l'accumulation des « faits » et des observations empiriques partielles. L'attitude évoquée se réfère de la même façon à l'excuse habituelle et naïve qu'invoque le positivisme lorsqu'il ne parvient pas à résoudre de façon positive les problèmes théoriques ou lorsque ses hypothèses à ce sujet s'effondrent : l'excuse selon laquelle les faits connus sont toujours insuffisants et les solutions que l'on cherche pourraient provenir de la connaissance d'un plus grand nombre de faits. Or, il n'y aurait aucun inconvénient à accumuler des faits et des observations empiriques, si cela pouvait effectivement mener à la solution des problèmes théoriques. Mais une telle croyance est fautive et contradictoire. Est fautive et contradictoire, par exemple, la croyance selon laquelle, pour établir *ce qu'est* le substantif, il faudrait réunir un grand nombre de substantifs (ce qui doit assurément être fait pour établir *comment sont* les substantifs), puisque pour accomplir cette opération – et pour ne pas également inclure dans le même ensemble des verbes, des adjectifs et d'autres objets hétérogènes – il est nécessaire, de savoir avant ce que sont les substantifs. L'idée de réunir des faits pour résoudre les problèmes théoriques est une idée réactionnaire qui implique d'arrêter l'investigation et non pas de la fonder plus solidement, ainsi qu'on le prétend : c'est, dans les cas extrêmes, une forme typique de misologisme qui prétend être présentée comme une

<sup>21</sup> Cf. *Forma y sustancia*, pp. 18-19.

<sup>22</sup> Une des erreurs de principe de la glossématique est de prétendre présenter une conception conventionnelle à propos de la langue, en tant qu'« hypothèse » sujette à une vérification ultérieure (cf. I, n. 2). L'être de la langue nécessite assurément un éclaircissement et une justification sur le plan scientifique, mais il n'est ni possible, ni nécessaire de « le supposer », de le postuler de façon hypothétique, parce qu'il ne s'agit pas de quelque chose que l'homme ignore.

précaution scientifique. D'autre part, l'attitude « conciliatrice » ne peut pas non plus être maintenue avec cohérence si, allant au-delà de la simple observation, elle aspire effectivement à apporter des explications, puisque toute explication partielle implique un *principe d'explication* et, par conséquent, une explication universelle <sup>23</sup>.

3. 1. 1. À toutes les attitudes causalistes et aux confusions qu'elles impliquent, il faut opposer la distinction – clairement établie depuis Kant – entre le « monde de la nécessité » et le « monde de la liberté ». De la même manière, aux tentatives déclarées ou non de l'ancien comme du nouveau positivisme de réduire toute science à la science physique, il faut opposer la diversité fondamentale entre les faits naturels et les faits culturels et, par conséquent, entre les sciences physiques et les sciences humaines. Cela n'implique aucun dédain pour les sciences physiques qui, naturellement, sont les seules qui soient adéquates à *leur* objet. Mais cela implique de comprendre que leurs postulats et leurs méthodes (sauf pour ce qui a trait à la description matérielle) ne sont pas applicables aux objets culturels, puisqu'en ceux-ci, ce qui est exact, positif, ce qui est effectivement et s'observe, ce sont la liberté et l'intentionnalité, l'invention, la création et l'adoption libres, motivées uniquement de façon finaliste. Dans les phénomènes de la nature, rechercher une nécessité extérieure, ou *causalité*, convient sans doute ; dans les phénomènes culturels, en revanche, ce qu'il convient de rechercher est une nécessité intérieure, ou *finalité*. Par conséquent, une conception réellement positive (et non « positiviste ») de la langue doit constamment avertir et rappeler que le langage appartient au domaine de la liberté et de la finalité et qu'en conséquence, les faits linguistiques ne peuvent pas être interprétés et expliqués en termes de cause.

3. 1. 2. Il faut, à ce propos, souligner qu'il n'est pas question d'opposer deux 'conceptions relatives aux faits' – par exemple, « idéalisme » (ou, pire, « spiritualisme ») et « positivisme » – ou deux 'points de vue' également valides (ou également discutables) <sup>24</sup>, mais *deux ordres de faits* radicalement distincts. De la même façon, il faut remarquer que, sur le plan métaphysique, soutenir que les faits du domaine de la liberté pourraient être ramenés, en ultime analyse, à l'ordre de la nécessité (ou inversement) n'élimine pas leur différence, leur différente façon de se présenter à l'homme, ce qui exige une optique différente et différentes méthodes d'investigation et d'explication.

3. 1. 3. L'exigence de distinguer ces deux ordres de faits se présente avec une totale clarté jusque chez un bloomfieldien convaincu, comme l'est Ch. C. Fries. Ce chercheur avisé observe justement que le nécessaire effort d'objectivité a souvent conduit à une perte d'attention de la différence entre le culturel et le naturel : « We cannot assume, however, that our linguistic science of today is by any means complete. Some of us feel, indeed, that in the scientific effort to be truly objective our linguistic scholars have not always recognized the great difference between their science and the so-called natural sciences » <sup>25</sup>. Dans une

<sup>23</sup> C'est pour cela qu'est inacceptable l'opinion exprimée, en un moment malheureux, par un illustre linguiste (lequel était, d'autre part, lui-même un bon théoricien), c'est-à-dire qu'une bonne explication d'un fait vaudrait beaucoup mieux que de nombreux tomes de théorie'. Il n'y a aucune opposition entre « explication » et « théorie », puisqu'une bonne explication d'un fait est, précisément, une explication qui se fonde sur une bonne théorie. Mais, assurément, une bonne explication vaut bien davantage que de nombreux tomes d'une théorie arbitraire ou fautive. À propos des « faits » et de théorie, cf. les observations avisées de H. FREI, « Acta Linguistica », V, pp. 61-62.

<sup>24</sup> En linguistique, on justifie souvent les assertions les plus disparates par rapport à la « conception » de ceux qui les émettent, comme si toutes les conceptions étaient bonnes et la vérité une question de simple opinion. Mais c'est là une désastreuse façon de procéder. La validité d'une assertion doit être considérée par rapport à la réalité des faits, et non pas simplement par rapport à ses prémisses, qui peuvent être erronées ou absurdes. À une thèse portant sur la réalité humaine, il ne convient pas d'opposer un « je le crois » ou un « je ne le crois pas », mais seulement un *c'est ainsi* ou *ce n'est pas ainsi*.

<sup>25</sup> *The Teaching of English*, p. 106.

critique implicite du behaviorisme et de toute conception mécaniciste, Fries souligne qu'étudier les faits physiques du langage ne signifie pas toujours étudier le langage : « We may study vocal sounds by many scientific methods, we may photograph the vibrations of which they are composed, we may minutely analyze the muscular movements by which they are produced. But we are not studying *the facts of language* unless our study of these sounds includes the resulting reactions produced by these sounds in a *linguistic community*. There is no *language* apart from a speaker active in expression »<sup>26</sup>. L'exigence soulignée par Fries est, précisément, l'exigence de comprendre l'humanité du langage : « A satisfactory linguistic science, therefore, cannot confine itself to the so-called objective facts, the external physical stimuli; it must ultimately consider these objective facts from the point of view of the human function of language »<sup>27</sup>.

3. 2. 1. Si l'on reconnaît la différence essentielle entre le monde de la nature et le monde de la culture et que l'on comprend proprement *ce qu'est* le changement linguistique, il apparaît évident que les « causes » du changement – entendues comme causes efficientes, externes et nécessaires – ne pourront jamais être trouvées et, bien plus, qu'il est oiseux et absurde de les chercher en ce sens, parce qu'elles n'existent pas. Les changements linguistiques, assurément, possèdent une *motivation* ; mais cette motivation n'appartient pas au plan de la nécessité, de la causalité « objective » ou « naturel », mais au plan de la finalité, de la causalité « subjective » ou « libre ». L'activité de parler est une activité libre et finaliste et, en tant que telle, ne possède pas de causes externes ou naturelles ; c'est pour cela que le changement, lequel n'est pas autre chose que le *se faire* même de la langue au moyen de l'activité de parler, ne peut non plus en posséder de telles. Quant aux langues, elles n'existent que comme des moyens de l'activité de parler qui se créent et se continuent en tant que savoir linguistique. Par conséquent, aucun agent externe, d'aucun ordre, ne peut agir « sur la langue » sans passer par la liberté et l'intelligence des individus parlants. Les « causes » du changement ne peuvent pas non plus être trouvées dans la « langue » elle-même, en tant que tradition linguistique, puisque la tradition est un « état de choses » qui est offert à la liberté – un ensemble de déterminations historiques au sein duquel la liberté agit de façon finaliste – et ne peut être « cause » d'un état successif (ou ne peut l'être qu'en un sens non déterminant : en tant que « cause matérielle » ; cf. 3.2.4.). En général, lorsque entre deux « états de choses » A et B s'insère la liberté, nous ne pouvons déjà plus établir une relation causale au sens naturaliste. A n'est pas une « cause » déterminante de B, mais une *circonstance*, une condition dont la liberté dispose ou à laquelle elle se confronte ; et B

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 107. Cf. H. PAUL, *Prinzipien*, p. 36 : « Wer die grammatischen Formen immer nur isoliert betrachtet ohne ihr Verhältnis zur der individuellen Seelentätigkeit, gelangt nie zu einem Verständnis der Sprachentwicklung », affirmation valable aussi bien aujourd'hui qu'au moment où elle fut écrite, surtout si la « Seelentätigkeit » est entendue comme « activité de la conscience » et se libère de tout psychologisme mineur.

<sup>27</sup> *The Teaching*, p. 108. Nous avons largement cité cette œuvre, mais il s'agit de pages qui méritent d'être citées dans leur intégralité, tant pour leur valeur intrinsèque que pour procéder d'un contexte scientifique dans lequel a tant fleuri le dogmatisme mécaniciste, et dans lequel un savant de grand prestige, J. WHATMOUCH, « Word », XII, p. 293, a pu arriver à considérer la pénétration de l'« humanisme » dans la linguistique (c'est-à-dire dans une *science de l'homme*) comme une pernicieuse « infection ». Il est également intéressant de signaler que Fries, *Teaching*, p. 112, attribue la dynamique des langues à l'effort intelligent pour analyser l'expérience : « The recognizing of new relationships, new likeness, new differences, is continually registering itself in deviations of language usage ». Cf. ce qui a été dit par Bréal (III, n. 67). Pour une critique du mécanicisme linguistique, cf. *Forma y sustancia*, pp. 14-21. Nous nous contenterons ici de remarquer qu'il n'y a aucune raison pour considérer comme « objectif » (intersubjectif) uniquement le sensible, parce que la sensation est purement subjective et le sensible n'existe pas davantage que comme *ressenti par quelqu'un*, de même que le pensé existe comme pensé par quelqu'un. Quant à la « communicabilité », ce qui est pensé est aussi communicable que le senti, et même davantage, puisque pour communiquer ce qui est senti, nous devons, précisément, le penser. Une critique essentielle du béhaviorisme peut être vue chez W. KÖHLER, *Gestalt Psychology*, traduction espagnole, *Psicología de la forma*, Buenos Aires 1948, p. 25 et sq. Voir, en outre, l'article déjà cité de H. J. POS, *Phénoménologie et linguistique*.

n'est pas un « effet » déterminé par A, mais une nouvelle condition créée par la liberté même, éventuellement comme réélaboration de A. Dans la langue, on ne trouve donc pas les « causes » efficientes du changement (l'unique cause efficiente étant la liberté des individus parlants) ni ses « raisons » (qui sont toujours d'ordre final), mais les circonstances, les conditions « instrumentales » (techniques) au sein desquelles agit la liberté linguistique des individus parlants, qu'elle utilise et, en même temps, modifie en accord avec ses nécessités expressives. Les « points faibles » du système eux-mêmes – les déficiences techniques de l'instrument traditionnel par rapport aux nécessités expressives nouvelles – ne sont pas des « causes » du changement, mais des problèmes auxquels se confronte la liberté linguistique et qu'elle doit résoudre dans sa phase créatrice de l'« instrument » lui-même. Ce qui peut et doit donc être fait, ce n'est pas de chercher des « causes » naturelles ou, de quelque façon, extérieures à la liberté, mais c'est de *justifier* de façon finaliste ce qui a été réalisé par la liberté dans telles ou telles conditions historiques et d'observer comment ce qui est créé est indirectement déterminé (délimité), en tant que nécessité ou possibilité, par les déficiences et les possibilités de la langue antérieure au changement.

3. 2. 2. Bien avant les affirmations « téléologiques » – bien plus que « finalistes » – des phonologues de Prague (cf. 4.1.2. et 5.1.), la motivation d'ordre final du changement avait déjà été entrevue par A. Marty et par son disciple O. Funke, lesquels ont à ce propos parlé d'une « tastende Auslese ». H. Frei<sup>28</sup> a justement adopté la même idée qu'eux, en pensant à une 'finalité aveugle' qui agirait « inconsciemment » : « Il va sans dire que de tels phénomènes s'opèrent généralement d'une façon ni consciente ni systématique. La finalité que nous postulons n'est, la plupart du temps, qu'une finalité inconsciente et empirique, agissant dans l'obscurité et comme à tâtons »<sup>29</sup>. Mais, de cette manière, le concept de « finalité » s'affaiblit et s'obscurcit. Cela se produit assurément en considérant la finalité de la façon dont elle est reflétée dans la langue interindividuelle, dans la « langue moyenne », alors que, au sens propre et authentique, elle doit être entendue comme appartenant à chaque acte individuel de création (adoption) d'un fait linguistique nouveau. Dans la langue interindividuelle, la finalité apparaît effectivement vague et hétérogène, car sur ce plan se manifestent, en même temps et à tout moment, la persistance des moyens linguistiques anciens non encore substitués et les résultats des multiples actes finalistes diversement orientés, de divers courants rénovateurs, qui n'agissent pas nécessairement dans le même sens. La caractérisation de la finalité comme « inconsciente » n'est pas non plus acceptable (cf. III, 3.2.2.) : la vérité que dissimule cette caractérisation contradictoire est uniquement le fait que – sauf dans des cas spéciaux (activité normative d'instituts académiques, création conventionnelle de nouvelles langues littéraires, conventions terminologiques, etc.) – la finalité se manifeste de façon spontanée et immédiate, en relation avec une nécessité expressive, et non comme intention délibérée de modifier la langue interindividuelle<sup>30</sup>.

3. 2. 3. A. Martinet, dans son important traité de phonologie diachronique qui ouvre une nouvelle période dans l'étude des conditions intrinsèques des changements phonétiques, adopte une attitude particulière au sujet du problème de la motivation du changement linguistique<sup>31</sup>. D'une façon explicite, Martinet se refuse à établir s'il s'agit de finalité ou de causalité : « Ce qui importe – dit-il – n'est pas de mettre sur les phénomènes une étiquette déterminée, mais d'observer et d'interpréter correctement les processus »<sup>32</sup>. Cependant, établir s'il s'agit de finalité ou de causalité n'est pas mettre une étiquette à des phénomènes mais précisément les interpréter en un sens correct ou incorrect. Martinet

<sup>28</sup> *La Grammaire des fautes*, pp. 20 et sq.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>30</sup> A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, p. 45, croit que la formulation finaliste a été préjudiciable pour l'œuvre de Frei. À notre avis, c'est seulement le peu de clarté et l'incertitude de cette formulation qui ont été préjudiciables.

<sup>31</sup> *Économie*, pp. 17-18.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 18.

pense qu'en évitant le problème, on affirme l'autonomie de la linguistique par rapport à la philosophie ; mais une telle autonomie est impossible, et la prétendre est en soi-même un contresens. D'autre part, et malgré cette profession d'agnosticisme, Martinet met ses étiquettes, puisqu'il parle précisément de « causes » et de « causalité interne » (et il s'agit d'étiquettes inadéquates, puisque ses interprétations, comme toutes les interprétations fonctionnelles, sont en réalité finalistes). En outre, il affirme que « c'est dans le cadre causal que s'organise la connaissance »<sup>33</sup> – ce qui n'est acceptable que pour les sciences physiques (cf. 3.1.1.) – et ébauche même une critique du concept de finalité : « C'est ici que serait de mise un peu de 'sémantique générale' à la Korzybski : il est clair que les gens ne s'entendent pas sur la valeur des termes 'finalité' et 'téléologie' ; ces termes sont chargés de trop d'affectivité pour qu'on ait jamais intérêt à les introduire dans une discussion scientifique »<sup>34</sup>. La référence à Korzybski est regrettable chez un chercheur du sérieux et du prestige de Martinet : Korzybski ne peut servir de soutien à personne dans la mesure où lui-même est trop faible et nécessite beaucoup d'aide<sup>35</sup>. Quant au fait que « les gens » ne sont pas d'accord à propos de la connotation du terme « finalité », cela n'implique pas qu'il faille le rejeter de la science (où l'ont employé à un niveau plus élevé d'autres « gens » comme Aristote et Kant), puisque la vérité n'est pas établie *consensu omnium*. En outre, la même chose pourrait être dite du concept de 'cause'. Il n'y a pas de raison de penser que le concept de 'finalité' est plus « chargé d'affectivité », ou plus ambigu que celui de 'cause' : au contraire, on peut soutenir qu'il est plus précis pour être plus limité.

3. 2. 4. La finalité est, en effet, un type de motivation et, en tant que tel, se place sous le concept général de 'cause', étant « cause » 'tout ce par quoi quelque chose est produit (en vient à être), est modifié ou est annulé (cesse d'être)'. Aristote, comme on le sait, distingue quatre « causes » : ce qui fait ou produit quelque chose (l'agent en tant que tel : *premier moteur* ou *cause efficiente*), ce avec quoi quelque chose est fait (*matière* ou *cause matérielle*), l'idée de ce qui est fait (*essence* ou *cause formelle*) et ce en vue de quoi quelque chose est fait (*cause finale*)<sup>36</sup>. Ainsi, donc, la finalité (cause finale) est une cause et, précisément, une cause qui ne peut exister que si le « premier moteur » est une entité dotée de liberté et d'intentionnalité. Et, assurément, en ce sens, il n'y a rien de contradictoire à dire que le changement linguistique possède des « causes », puisque, en effet, il possède les quatre motivations aristotéliennes : le fait linguistique nouveau est fait par quelqu'un (cause efficiente), avec quelque chose (cause matérielle), avec l'idée de ce qui est fait (cause formelle) et *pour quelque chose* (cause finale). Lorsque nous disons que le changement linguistique « ne possède pas de causes », nous entendons seulement qu'il n'en possède pas au sens naturaliste, c'est-à-dire que – sauf pour le matériel – il ne possède pas de causes « objectives », naturelles, extérieures à la liberté. Nous ne nous opposons pas à l'emploi du terme « cause », qui est en soi légitime, mais au sens qui lui est donné et à la prétention de considérer comme causes déterminantes des circonstances qui ne sont pas telles : nous observons que dans la langue un fait quelconque ne détermine l'être d'un fait suivant. Nous entendons distinguer nettement le cadre de la *liberté* du cadre de la *nécessité*. Dans ses termes actuels, cette distinction est kantienne ; mais déjà Aristote soulignait à diverses reprises que la motivation finaliste est d'un type spécial. Il avertit ainsi que, lorsqu'il y a finalité, celle-ci est toujours ce qui est déterminant, c'est la *raison* pour laquelle le « premier moteur » fait ce qu'il fait : 'dans tout ce qui possède une fin, les termes antérieurs et consécutifs sont produits en vue de cette fin'<sup>37</sup> ; et il ajoute ensuite que 'dans tout ce qui

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>35</sup> À propos des incongruités et de la fragilité absolue de l'audacieuse « doctrine » de Korzybski et de sa secte de « néo-sémantistes », cf. *Logicisme y antilogicismo*, pp. 6-7 ; M. BLACK, *Language and Philosophy*, traduction italienne *linguaggio e filosofia*, Milan 1953, pp. 279-309 ; et M. SCHLAUCH, *The Gift of Tongues*<sup>3</sup>, Londres 1949, pp. 130 et sq.

<sup>36</sup> *Physique*, II, 3 et II, 7.

<sup>37</sup> *Ibid.*, II, 8. [Il semble que Coseriu glose ici l'un des huit arguments voulant prouver qu'il y a de la finalité dans la nature, et plus spécifiquement le second : « En outre, partout où il y a une fin, les

possède une fin, les choses n'existent pas sans certaines conditions nécessaires, mais elles n'existent pas *par* elles, sauf comme matière'<sup>38</sup>. À ce sujet, Aristote donne l'exemple de la maison : sans le matériel et sans certaines conditions externes, la maison ne serait pas réalisée, et, cependant, le matériel et ces conditions ne sont pas *la* raison de la maison. De manière analogue, les changements linguistiques apparaissent ordinairement dans certaines conditions, mais ils n'apparaissent pas *par* celles-ci. Les faits linguistiques existent parce que les individus parlants les créent *pour quelque chose*, et ils ne sont ni les « produits » d'une nécessité physique, extérieure aux individus parlants eux-mêmes, ni les « conséquences nécessaires et inéluctables » d'un état antérieur de langue. L'unique explication proprement « causale » d'un fait linguistique nouveau est que la liberté l'a créé avec une finalité. Le reste est l'explication de son origine matérielle et des conditions dans lesquelles a agi la liberté linguistique des individus innovateurs et adopteurs.

3. 3. 1. À ce propos, aucun principe général d'ordre physique ne peut être invoqué, non plus que le vieux principe du « moindre effort », introduit dans la théorie de l'homme par l'empirio-criticiste Avenarius, et aujourd'hui quelque peu rénové et remis en circulation, en un sens béhavioriste, par G. K. Zipf<sup>39</sup>. L'individu parlant fait toujours tous les « efforts » nécessaires pour réaliser sa finalité expressive et communicative, et l'individu écoutant se crée (« apprend ») la langue qu'elle nécessite. Assurément, ce principe peut être ré-interprété comme principe d'« économie instrumentale »<sup>40</sup>, c'est-à-dire d'utilisation et de création intelligente des moyens expressifs. Mais alors il s'agit d'un principe finaliste de l'intelligence pratique<sup>41</sup>, et il peut impliquer un moindre « effort », dans l'utilisation efficiente des moyens traditionnels, ou également un « effort » majeur, dans la création de nouveaux moyens<sup>42</sup>. En réalité, ce qui, de ce point de vue, peut être dit par rapport au changement est

---

termes antérieurs et les termes consécutifs sont faits en vue de la fin », trad. H. Carteron, Paris, Les Belles Lettres, p. 77. (NDT)]

<sup>38</sup> *Ibid.*, II, 9. [Il semble que Coseriu glose ici : « de même partout ailleurs où il y a finalité, les choses ne sont point sans ces conditions de l'ordre de la nécessité, mais ce n'est pas du moins par elles, si ce n'est par elles comme par une matière ; c'est en vue de telle fin », *ibid.* : p. 79. (NDT)]

<sup>39</sup> *Human Behavior and the Principle of Least Effort*, Cambridge Mass. 1949.

<sup>40</sup> Ainsi l'entend A. MARTINET, *Function*, p. 26. Cf., en outre, *Économie*, pp. 94 et sq. ; *Rôle de la corrélation dans la phonologie diachronique*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, VIII, 1939, p. 276 : « Ce qu'on a appelé harmonie des systèmes phonologiques n'est pas autre chose qu'une stabilité obtenue au moyen de l'utilisation la plus économique des types articulatoires pertinents » ; et *Old Sibilants*, p. 138 : « As a matter of fact a "harmonious" phonemic pattern is nothing but an economical one ». Saussure, en revanche, pensait à l'effort proprement dit, articulatoire, et admettait que la dénommée « loi du moindre effort » 'peut élucider, dans une certaine mesure la cause du changement' (CLG, p. 204).

<sup>41</sup> Le premier à interpréter l'« économie » en ce sens, qui est parfaitement exact et acceptable, paraît avoir été le philologue italien F. SCERBO, qui, dans son opuscule *Spiritualità del linguaggio*, Florence 1902, distinguait nettement entre « paresse ou commodité » et « économie » ; cf. B. CROCE, *Problemi di estetica*, p. 183. Remarquez qu'introduire un principe de caractère pratique dans la considération du langage ne signifie pas attribuer à celui-ci une finalité pratique. Le langage en soi ne possède pas de finalité pratique mais *cognoscitiva* (significative), étant, selon la définition aristotélicienne, *logos semántico*. Et l'activité de parler non plus ne possède pas nécessairement de finalité pratique, bien qu'elle puisse la posséder, puisque, selon les cas, elle peut être *logos apofántico*, *fantástico* ou *pragmático* ; cf. *Logicismo y antilogicismo*, pp. 7, 13 [Trad. fr. dans *L'Homme et son langage*, Louvain, Peeters, BIG, 2001 : 119-139 (NDT)]. Mais l'utilisation d'une « langue » (savoir linguistique) est un acte de nature pratique, comme l'est l'utilisation d'une technique quelconque. Et la « création » d'un moyen de langue en vue de futurs actes expressifs, c'est-à-dire l'*adoption* d'une création proprement dite, possède également un caractère pratique.

<sup>42</sup> C'est pour cette raison que n'est pas acceptable l'affirmation d'A. MARTINET, *Function*, p. 26, selon laquelle l'évolution linguistique pourrait être conçue comme « regulated by the permanent antinomy between the expressive needs of man and his tendency to reduce his mental and physical exertions to a minimum » (cf. également *Économie*, p. 94), puisque dans les activités intellectuelles créatrices ne s'observe pas une telle tendance. Dans ce domaine, « économiser » ne signifie pas « réduire au minimum ».

que la liberté linguistique utilise de façon efficiente la langue et maintient son efficience. Par conséquent, elle peut : a) créer un nouveau moyen au sein de ce qui est permis par le système (cf. le cas des palatales en latin vulgaire) ; b) abandonner quelque chose qui apparaît pratiquement inutile du point de vue fonctionnel (cf. le cas de l'assourdissement de *dz*, *z*, *ž* en espagnol) ; c) renforcer quelque chose qui est fonctionnellement nécessaire (cf. le cas de l'espagnol *j* > *x*). Dans les deux derniers cas, on voit comment la même finalité communicative peut agir dans un sens aussi bien positif que négatif, quoique toujours en accord avec une *nécessité expressive* (qui, naturellement, implique aussi la non-nécessité).

3. 3. 2. Aussi bien, donc, le principe du « moindre effort », entendu comme principe d'« économie instrumentale », est dans le fond un principe finaliste. Il convient cependant, étant données ses connotations mécanicistes, de le substituer par un *principe d'efficience technique* ou, mieux, par un *principe général de la nécessité expressive* : dans la langue, *le distinctif doit distinguer et le significatif doit être distingué et doit signifier*. Si le distinctif (phonèmes) ne sert pas à distinguer (apparaît inutile), la distinction est abandonnée ; et s'il est utile mais ne parvient pas à distinguer, il est modifié. Si un signifiant n'est pas distingué d'un autre au moyen d'un signifié distinct, et qu'il soit nécessaire de le distinguer, il est modifié ou substitué ; s'il ne signifie plus (par exemple, si la connaissance de la chose désignée est perdue), il est abandonné ; et si apparaît un signifié nouveau, un nouveau signifiant est également créé. Cela, naturellement, sans oublier que les signifiants peuvent être distingués de diverses manières, et non pas seulement par leur constitution phonématique (cf. IV, n. 15)<sup>43</sup>, et qu'une norme traditionnelle peut maintenir durant longtemps également ce qui est fonctionnellement superflu<sup>44</sup>.

3. 4. 1. Par conséquent, le changement linguistique possède effectivement UNE *cause efficiente*, qui est la liberté linguistique, et UNE *raison universelle*, qui est la finalité expressive (et communicative) des individus parlants. D'autre part, les changements se produisent ordinairement dans des circonstances et selon des modalités classifiables, correspondant à des classes ou à des types de finalités expressives ; et d'établir ces *types généraux* de circonstances, de modalités et de finalités est la tâche de la recherche concernant le « niveau général » du changement. Enfin, sur le plan proprement historique, il s'agit toujours d'une *finalité déterminée*, de tels ou tels individus parlants, qui agit dans des circonstances historiquement déterminées.

3. 4. 2. Or, la finalité, en tant que « causalité subjective », ne peut être connue (*reconnue*) davantage que de façon subjective, au moyen d'une expérience intérieure, puisqu'il ne s'agit pas d'un fait extérieurement observable. Par conséquent, le problème qui

<sup>43</sup> A. MARTINET également, *Économie*, p. 183, signale, par rapport au cas particulier du français contemporain, que les 'conflits homonymiques' réels sont beaucoup plus rares que les théoriques.

<sup>44</sup> Ainsi, par exemple, – comme on l'a déjà dit dans *Forma y sustancia*, p. 52 et contrairement à ce que pense G. GUITARTE, *El ensordecimiento*, p. 275 –, dans l'espagnol du Rio de La Plata, la sonorité n'est pas fonctionnelle dans le phonème /ž/. Cependant, la majorité des individus parlants réalisent ce phonème comme [ž], et cela non par une nécessité distinctive, mais par solidarité avec la tradition. Guitarte pense que la sonorité de /ž/ devrait être considérée comme pertinente par symétrie avec le reste du système (par exemple, avec l'opposition *p-b-f*). Mais il s'agit d'un cercle vicieux : l'organisation symétrique est établie par la fonctionnalité réelle pour les oppositions comme *p-b-f*, et l'on prétend ensuite établir sur la base de la symétrie une fonctionnalité inexistante. La pertinence d'un trait est un fait primaire qui ne peut être déduit de la symétrie du système, mais doit être observé dans les oppositions distinctives réelles ; et le /ž/ du Rio de La Plata ne s'oppose pas un phonème /j/. Par conséquent, sa localisation dans le système est « asymétrique », ou, si l'on veut, /ž/ occupe face à /č/ aussi bien la place de /ž/ que celle de \*/j/. Cela, par ailleurs, explique le fait que la sonorité (non distinctive) est souvent abandonnée sans aucun préjudice pour l'intercompréhension. Observez également que, alors qu'il n'y a pas d'opposition /ž/ - /j/, dire que le système phonologique du Rio de La Plata possède une « case vide » /j/ ou que la sonorité n'est pas fonctionnelle dans le phonème /ž/ revient exactement *au même*, du point de vue de la réalité de la langue.

doit être posé dans chaque cas particulier n'est pas : « par quoi [par quelles circonstances empiriquement objectives] s'est produit tel changement ? », mais : « pour quoi [avec quelle finalité] je, disposant de tel système déterminé et me trouvant dans telles ou telles circonstances historiques, changerais A en B, abandonnerais l'élément C ou créerais l'élément D ? »<sup>45</sup>. Bien plus : non seulement cela *doit* être fait ainsi, mais il faut encore dire que, en réalité, en deçà de l'éventuelle terminologie causaliste, cela est fait ainsi, et a été fait ainsi dans chaque cas où le problème d'un changement particulier a été posé sensément et, pour l'essentiel, correctement. Et il ne s'agit pas d'une simple inversion de termes, puisque les circonstances objectives (systématiques et extrasystématiques) ne sont et ne peuvent être la *ratio*, « ce qui rend compte » du changement : n'étant pas déterminantes, elles ne sont pas non plus des « conditions du changement » si le changement ne se produit pas, si n'intervient pas une cause finale, de la même façon que, dans l'exemple évoqué par Aristote (cf. 3.2.4.), les conditions matériellement nécessaires dans lesquelles la maison est construite ne sont pas non plus les causes matérielles de la maison avant que la finalité ne les détermine comme telles. Par conséquent, il faut non seulement rejeter la distinction entre facteurs « actifs » et « passifs », comme le fait Martinet<sup>46</sup>, mais il faut encore insister sur le fait que les facteurs circonstanciels sont tous « passifs » et, en eux-mêmes, « neutres » (cf. IV, 2.1.1.). Concrètement, ce sont des « facteurs de changement » en vertu de la finalité expressive, et non l'inverse. Assurément, la non coïncidence entre les circonstances objectives et les exigences expressives nouvelles rend patente la nécessité du changement ; mais le principe déterminant, la *raison* du changement, est toujours la finalité, et non l'état des choses auquel elle se confronte. Même dans le cas des « points faibles » du système, le changement n'est pas produit *parce que* de tels points existent, mais *pour* les dépasser ; et deux phonèmes qui se confondent dans leur réalisation (et dont la distinction est nécessaire) ne sont pas modifiés *parce qu'ils* sont confondus, mais *pour* les maintenir distincts. Ce n'est que parce que la liberté linguistique n'agit pas de façon arbitraire et capricieuse, ou pour mieux dire, parce qu'il n'y a pas de probabilité que les innovations « occasionnelles », qui ne répondent pas aux situations systématiques ou culturelles d'ordre général, soient diffusées (cf. III, 4.3. et V, 2.4.4.), que ces facteurs acquièrent un sens, sur le plan général, en tant que « conditions dans lesquelles la liberté rénove ordinairement la langue ».

3. 4. 3. Avec cela, naturellement, n'est pas affirmée l'exactitude de n'importe quelle explication finaliste. Une explication finaliste particulière (par exemple, notre explication du futur roman elle-même) peut être discutable et même erronée, mais cela ne signifie pas qu'elle soit erronée dans son principe. En revanche, les explications proprement causalistes et mécanicistes sont « indiscutables » ; non pas cependant parce qu'elles seraient certaines, mais parce qu'il n'est pas non plus possible de les discuter sur le plan particulier, dans la mesure où, étant erronées dans leur fondement même<sup>47</sup>, elles manquent de sens.

<sup>45</sup> De là la « circularité » formelle des explications finalistes (cf. V, 4.2.4.) et la nécessité de les soutenir avec d'autres indices, autant que possible extralinguistiques. Pour la même raison, l'objectivisme linguistique strict ne peut, en réalité, poser le problème du changement, parce que la raison en tant que telle des changements ne peut être observée comme un fait extérieur. À ce propos, on pourra observer que les explications finalistes impliquent des risques. Sans doute (cf. 3.4.3.) ; mais cela n'autorise pas à recourir aux explications mécaniques ou externes, qui ne peuvent rien nous révéler à ce propos. D'autre part, cela ne se produit pas seulement avec les changements, mais avec tous les faits linguistiques, qui ne peuvent être compris *en tant que tels* davantage qu'au moyen d'une réinterprétation intérieure. Et, en général, les risques qu'une méthode adéquate implique n'autorisent pas à la substituer par une méthode inadéquate par définition. Cela reviendrait au même que de prétendre peser les romans pour établir leur valeur, avec pour prétexte que la méthode esthétique n'est pas infaillible.

<sup>46</sup> *Économie*, pp. 19-20.

<sup>47</sup> Cela n'affecte cependant pas les explications fonctionnelles qui, en réalité, sont toujours finalistes, même lorsque les auteurs eux-mêmes qui les proposent préfèrent les étiqueter comme « causales ». Proprement mécanicistes sont, par exemple, les dénommées « explications physiologiques » qui, en réalité, n'expliquent rien (cf. V, 1.3.1.).

4. 1. 1. Ce qui a été dit jusqu'ici permet de mettre en valeur avec une plus grande exactitude la contribution du structuralisme à la formulation et à la solution du problème du changement linguistique. Toutefois, il y a quelques années, A. Pagliaro, après avoir signalé la complexité intrinsèque du problème, ajoutait que 'peut-être la linguistique structurale ne possède-t-elle pas une vocation suffisante ni pour s'y confronter, ni pour le résoudre'<sup>48</sup>. Il convient de se demander quelle peut être la portée de cette assertion, étant donné que Pagliaro – l'un des linguistes les plus aigus et les plus pénétrants de notre époque, qui unit à une très vaste érudition un fondement philosophique absolument hors du commun et une compréhension critique assurée de la valeur des approches les plus diverses – n'ignore pas, naturellement, l'intérêt du structuralisme envers le changement linguistique.

4. 1. 2. Que le structuralisme ne manque pas d'une vocation pour poser le problème du changement nous est montré par son histoire même. La diachronie structuraliste, en effet, trouve son premier manifeste déjà dans le rapport présenté en 1928 par R. Jakobson, S. Karcevsky et N. Trubetzkoy au Congrès de La Haye<sup>49</sup>, où l'interprétation structurale des changements phonétiques figure comme l'un des points programmatiques de la nouvelle phonologie. Et après ce rapport historique a fleuri toute une phonologie diachronique<sup>50</sup>.

4. 1. 3. Il est certain que de vastes zones du structuralisme ont été maintenues et sont maintenues éloignées du problème<sup>51</sup> et que diverses contributions structuralistes n'offrent pas proprement de principes d'explication mais, bien plus, des principes de simple classification et de re-description des changements phonétiques en termes structuraux<sup>52</sup>. Mais il est également certain qu'une partie du structuralisme, surtout par une œuvre qui pourrait être appelée la « branche française » de l'école de Prague, s'est dédiée à l'explication structurale des changements phonétiques et à la tâche de réduire, au moins dans ce champ, l'antinomie saussurienne entre synchronie et diachronie.

4. 2. 1. Le structuralisme diachronique – seulement précédé en cela par les observations et les intuitions isolées d'autres chercheurs, en premier lieu H. Paul et G. von der Gabelentz (cf. IV, 4.5.3.)<sup>53</sup> – est aussi parvenu à établir empiriquement ou, comme on

<sup>48</sup> *Il segno vivente*, p. 120.

<sup>49</sup> *Actes du premier Congrès*, pp. 33-36. Cf., également, le rapport de N. TRUBETZKOY sur le thème *Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue*, dans *Actes du deuxième Congrès international de linguistes*, Paris, 1933, pp. 120-125 (en particulier, p. 124).

<sup>50</sup> Cf. A. JULLIAND, *A Bibliography of Diachronic Phonemics*, « Word », IX, 1953, pp. 198-208.

<sup>51</sup> Cf. A. MARTINET, *Économie*, pp. 13-15. Cela est dû aux fondements théoriques et méthodologiques des orientations évoquées. En effet, le bloomfieldisme strict ne peut se proposer l'explication du changement linguistique sans renoncer à la cohérence avec son fond mécaniciste, parce que les raisons du changement ne peuvent être observées extérieurement (cf. n. 45). Et l'interprétation des langues comme objets mathématiques (c'est-à-dire atemporels) ôte à la glossématique toute perspective, non seulement pour la compréhension du changement, mais, en général, pour la compréhension de l'historicité du langage (cf. VII, 2.3.).

<sup>52</sup> Ainsi, par exemple, les deux principales contributions nord-américaines : A. A. HILL, *Phonetic and Phonemic Change*, « Language », XII, 1936, pp. 15-22 et H. M. HOENIGSWALD, *Sound Change and Linguistic Structure*, « Language », XXII, 1946, pp. 138-143. La même chose peut être dite des *Prinzipien* déjà cités de R. JAKOBSON ; cf. A. MARTINET, *Économie*, p. 46. Le livre de H. M. HOENIGSWALD, *Linguistic Change and Linguistic Reconstruction*, Chicago 1960, ne dépasse pas non plus la simple classification et la réduction des schémas, dans la mesure où il n'est rien d'autre qu'une typologie stérile des changements linguistiques : il semble qu'il s'agisse d'une limite indépassable pour la linguistique bloomfieldienne.

<sup>53</sup> Cf. également O. JESPERSEN, *Language*, p. 298 : « Not only should each sound change be always as far as possible seen in connexion with other sound changes going in the same period in the same language..., but the effects on the speech material as a whole should in each case be investigated ». À la liste des précurseurs du structuralisme diachronique, il faut ajouter, de la même façon, A.

dit, « découvrir » ou « démontrer » dans les faits ce qui était déjà une nécessité rationnelle, c'est-à-dire l'interdépendance entre les changements phonétiques d'une langue : la solidarité dynamique des systèmes phonologiques. Il est parvenu à montrer que les changements phonétiques possèdent une justification systématique, au sens où ils se trouvent « conditionnés » par le système fonctionnel de la langue. Et cela signifie avoir révélé, en partie, la façon dont la liberté linguistique – guidée par la finalité expressive (et non par des « causes ») et déterminée extérieurement ou « canalisée » par la nécessité historico-culturelle (et non naturelle) du système – s'insère dans la tradition et la rénove, ou encore, plus exactement : la façon dont se fait la langue. De cette manière, le structuralisme, parti de la conception strictement statique de la langue en tant qu'ἔργον, s'est approché de la compréhension effective de la langue en tant que δύναμις historique d'une ἐνέργεια qui nécessairement la dépasse et constamment la reconstruit (cf. II, 2.2.)<sup>54</sup> ; et, parti de la simple description synchronique, il s'est approché de l'histoire, ce qui, assurément, n'est pas indépendant de la nature même de l'objet « langue » (cf. I, 3.1.).

4. 2. 2. Mais la façon dont le structuralisme a posé le problème implique deux vices fondamentaux qui révèlent tout le poids de sa tradition naturaliste. En premier lieu, la confusion entre le problème empirique général des changements et le problème rationnel de la mutabilité des langues : la croyance que les diverses explications partielles pourraient contribuer à résoudre le problème du « pour quoi changent les langues ? », ce qui est impossible, puisque, comme on l'a vu, il s'agit d'un problème d'un autre ordre et d'une autre nature. En second lieu, l'erreur de croire que l'on continue de poser le problème positiviste des « causes », alors qu'en réalité était posé le problème des conditions et des modalités générales des changements, c'est-à-dire un problème d'histoire généralisée et formalisée<sup>55</sup>. Avec cela, un problème qui se trouve sur le plan de la liberté est transporté sur le plan de la nécessité et de la causalité extérieure.

4. 2. 3. Or, ce dernier point, s'il va bien au-delà de la simple terminologie, implique un risque plus grave : celui de tomber dans le déterminisme du système qui se développerait

---

MEILLET, qui déjà en 1925 employait l'expression « case vide du système phonologique » (*La méthode comparative*, p. 99), et P. PASSY, signalé comme tel par A. MARTINET, *Économie*, pp. 42-44. En outre, comme on pouvait l'attendre, les explications structurales possèdent de clairs antécédents dans le champ idéaliste. Déjà dans *Sprache als Schöpfung und Entwicklung* (1905), traduction espagnole *Positivismo y idealismo*, Madrid 1929, p. 136, K. VOSSLER expliquait le changement du français *r*, de vibrante alvéolaire en vibrante uvulaire, par l'attraction du « système articulaire », bien que – avec une typique incongruité – il parlait d'un « processus entièrement mécanique ou instinctif d'assimilation phonétique à la base articulaire ».

<sup>54</sup> On pense souvent que toute étude structurale *doit* être fondée sur la considération de la langue comme ἔργον et que la conception du langage comme ἐνέργεια implique nécessairement « diachronie » et « atomisme ». Rien n'est plus faux, puisque les structures linguistiques peuvent très bien être entendues comme des structures dynamiques. D'autre part, ἐνέργεια ne signifie pas simplement mouvement et changement. De nombreuses choses se meuvent et changent sans qu'elles n'aient pour cela rien à voir avec l'ἐνέργεια en son sens propre (cf. II, 2.2.). Au sujet du véritable sens antinaturaliste (c'est-à-dire antiphysiciste et antipsychologiste) de la phonologie, cf. l'important et pénétrant article de D. ČYŽEVSKÝJ, *Phonologie und Psychologie*, Travaux du Cercle Linguistique de Prague, VIII, pp. 3-32.

<sup>55</sup> À l'interprétation des conditions structurales comme « causes » s'opposait déjà en des termes très clairs E. HERMANN, *Actes du deuxième Congrès*, p. 129 : « Die Phonologie begeht einen methodischen Fehler, wenn sie annimmt, dass manche Lautveränderungen notwendigerweise eintreten. Sie arbeitet dabei nur mit den Bedingungen für den Sprachwandel, während eine Veränderung in der Sprache nur eintreten kann, wenn unter gewissen Bedingungen in dem Sprechenden oder in der Umwelt, die Seelenkräfte des Denkens, Fühlens und Wollens wirksam werden ».

par lui-même et de façon nécessaire, par des impulsions internes<sup>56</sup>. Une espèce de « mysticisme du système » qui, dans ses formes extrêmes, est plus dangereuse encore que le mysticisme du « peuple créateur ». En un certain sens, que le premier individu créateur ne puisse être trouvé justifie qu'un fait culturel soit attribué généralement « au peuple » (puisque, en effet, tous les individus qui ont adopté le même fait l'ont aussi créé dans une certaine mesure), alors que penser à un système qui posséderait en lui-même les « causes nécessaires » de son développement ultérieur est absurde, comme l'avait déjà vu Saussure (cf. VII, 1.1.2. et n. 10). Le système est aussi quelque chose sur lequel la liberté créatrice compte d'avance, de manière que le changement est déterminé intérieurement et premièrement par la finalité expressive, et extérieurement et secondairement (mais *en même temps*) par les possibilités, les limites et les déficiences du système, de la technique linguistique traditionnelle.

4. 2. 4. Le déterminisme du système peut même conduire à des illusions empiriques très curieuses, comme celle de tendre à justifier, par la nécessité interne du système en un moment déterminé, la matérialité même d'un fait qui existait déjà dans la langue avant ce moment et qui, par conséquent, ne nécessitait pas une telle justification. R. Menéndez Pidal a implicitement attiré l'attention sur la possibilité d'une telle illusion, en réexaminant le problème de la palatalisation de *-ll-* en léonais, en castillan, en aragonais et en catalan<sup>57</sup>. A. Martinet a expliqué la distribution de *l* et *λ* dans les dialectes hispaniques d'un point de vue interne, structural<sup>58</sup>. Mais Mendéndez Pidal – sans nier cette explication dans son fondement fonctionnel (avec lequel il est tout à fait d'accord ; cf. 4.2.5.) – met en relation les consonnes hispaniques avec celles qui leur correspondent dans les dialectes actuels de l'Italie méridionale et montre que le phénomène en question n'a pas surgi comme un tel fait matériel dans le roman hispanique, mais qu'il remonte au « lambdacisme » dialectal latin<sup>59</sup>.

4. 2. 5. Dans la discussion méthodologique, Menéndez Pidal va cependant un peu plus loin et établit une opposition entre explication historique et explication culturelle qui, dans les termes dans lesquels elle est présentée, n'est pas acceptable sans objections. En effet, non seulement il rejette l'« axiome structuraliste » selon lequel tout changement devrait être d'abord expliqué « de façon interne » (du point de vue du système dans lequel il se produit), lui opposant l'observation tout à fait certaine, selon laquelle « les explications fondées sur la structuration systématique de la langue sont aussi hypothétiques que n'importe quelle autre et nous ne devons pas les considérer comme des hypothèses de première nécessité ou de plus grande vérissimilitude », mais encore, il considère qu'il est nécessaire d'inverser l'axiome même : « devant un changement linguistique, les possibilités d'explication historique que l'on peut proposer doivent d'abord être examinées, et lorsqu'elles cessent d'être explicatives, les raisons qui peuvent être découvertes dans l'organisation structurale de la langue seront alors recherchées »<sup>60</sup>. Or, ce dernier point, précisément, apparaît réfutable. À notre avis, l'axiome structuraliste ne doit pas être inversé, mais doit être simplement rejeté, puisque, dans un sens et dans l'autre, il implique une opposition inadmissible entre « tradition » et « système ». La langue n'est pas d'abord une tradition et ensuite un système ou inversement, mais elle est en même temps et à tout moment « tradition systématique » ou « système traditionnel ». Par conséquent, ignorer l'existence d'un phénomène dans une langue dont on traite ne signifie pas ignorer seulement « un fait historique », mais également un « fait systématique » : cela signifie partir

<sup>56</sup> A. BURGER, *Phonématique*, p. 19, observe à bon escient que, contrairement à ce qui se produisait avec les néogrammairiens, pour la phonologie diachronique « ce n'est pas l'évolution qui doit expliquer le système, mais le système qui doit expliquer l'évolution ».

<sup>57</sup> *A propósito de l et ll latinas. Colonización suditálica en España*, « Boletín de la Real Academia Española », XXXIV, 1954, pp. 165-216.

<sup>58</sup> *Celtic Lenition and Western Romance Consonants*, « Language », XXVIII, 1952, pp. 192-217, aujourd'hui reproduit en traduction française dans *Économie*, pp. 257-296 (en particulier p. 275 et sq.).

<sup>59</sup> *Art. cit.*, p. 187 et sq.

<sup>60</sup> *Art. cit.*, pp. 186-187.

d'un système hypothétique, et non du système historiquement réel dont on veut expliquer les modifications. Mais, par ailleurs, l'origine d'un fait linguistique ne peut expliquer ses vicissitudes ultérieures non plus que les changements dans lesquels il intervient ; et, inversement, ignorer l'*origine* (non pas l'*existence*) d'un fait n'affecte en aucune façon les explications structurales en ce qu'elles possèdent de valide.

L'enseignement important qui doit être retiré de la discussion méthodologique de Menéndez Pidal est qu'il faut éviter l'erreur de considérer comme *changement* déterminé par la nécessité interne du système ce qui est simplement *persistance* d'un moyen traditionnel, ou encore, que les explications structurales sont superflues (comme n'importe quelle autre) lorsqu'il est question d'un moyen linguistique qui se maintient, sans solution de continuité, au sein d'une même activité de parler : lorsqu'il n'y a eu aucun changement<sup>61</sup>. Mais le problème est différent lorsqu'il y a changement, lorsque nous sommes confrontés à la diffusion d'un moyen linguistique, qu'il soit ancien ou nouveau. L'explication historico-culturelle n'est suffisante que si ce qui est diffusé est tout un système (ou « dialecte ») ; mais elle ne l'est pas s'il s'agit de la diffusion d'un moyen linguistique particulier d'une activité de parler à d'autres qui l'ignoraient auparavant. En ce cas (et du point de vue de ces dernières activités de parler), indiquer l'origine du moyen considéré signifie ne l'expliquer que dans sa matérialité et classer comme « emprunts » les innovations initiales correspondantes : pour l'expliquer en tant que moyen fonctionnel, il faut également justifier son intégration dans les structures du système dans lequel il s'insère, puisque cette intégration – et non l'emprunt initial – constitue le changement proprement dit (cf. V, 3.1.). Il ne suffit pas, par exemple, de signaler qu'un élément quelconque du latin vulgaire procède de l'osco-ombrien ; il faut également expliquer sa possibilité d'être inséré et de fonctionner dans le système latin. En effet, l'éventuelle origine osco-ombrienne n'explique pas un moyen latin *en tant qu'il est latin*. Et cela, précisément, parce que la diffusion linguistique n'est pas une expansion physique et parce que l'identité des faits linguistiques ne peut être établie par leur seule matérialité : il faut au contraire affirmer la non-identité entre les faits linguistiques matériellement identiques qui fonctionnent dans des systèmes distincts (même lorsqu'il s'agit de dialectes de la même langue historique). Ainsi, donc, l'explication « historique » (ou, pour mieux dire, documentaire) et la structurale ne sont pas exclusives mais complémentaires : la première indique l'éventuelle origine extérieure d'un fait linguistique ; la seconde justifie l'intégration fonctionnelle du même fait dans le système considéré. En outre, aucune des deux n'explique proprement le changement : entre le matériel et le système se trouve la liberté linguistique des individus parlants qui, dans des conditions systématiques déterminées, ont adopté ce matériel pour la réalisation d'une finalité expressive déterminée.

Assurément, la motivation même du changement peut être culturelle ; mais, même dans un tel cas, il faut également justifier son intégration dans le système<sup>62</sup>. Et la motivation culturelle propre doit être entendue comme « interne », c'est-à-dire, du point de vue de l'activité de parler dans laquelle le changement survient. Inversement, si la motivation est « intrinsèque » (« fonctionnelle », au sens strict : cf. III, n. 40), l'explication « extrinsèque » continue d'être nécessaire pour ce qui concerne l'éventuelle origine externe du moyen

<sup>61</sup> Cela ne signifie pas que les explications historiques soient antérieures aux structurales, mais que – face à un « état de langue » dont l'histoire exacte n'est pas connue –, avant de penser à un changement, il faut penser à une possible conservation, et que, de manière générale, l'information doit précéder la description.

<sup>62</sup> Certaines limites linguistiques qui ne possèdent pas de justifications géolinguistiques sont sans doute dues à ce que les faits correspondants de l'un des deux systèmes en contact sont structurellement inadmissibles dans le système contigu. Cela est normal entre des langues de structure radicalement différente (par exemple l'espagnol et le basque) ; mais, dans une certaine mesure, cela peut aussi être observé entre des « dialectes » de la même langue historique. Les systèmes linguistiques sont, assurément, des systèmes « ouverts » ; cependant, à chaque instant de leur histoire, ils présentent aussi certaines zones « impénétrables ». Cf. Ch. F. Hockett, « Language », XXXII, p. 467 : « A language is neither a closed system, into which no new meaning carrying element can be added ; nor is it a completely open system, into which any element from any other language (or quasi-linguistic system) can with absolute freedom be introduced ».

linguistique impliqué, en plus de devoir être sous-entendue pour ce qui concerne sa diffusion dans la communauté parlante (cf. V, 4.2.9.). Par conséquent, les explications structurales et les historico-culturelles ne sont, en aucun sens, « préalables » les unes aux autres : elles sont nécessairement complémentaires pour chaque changement en particulier.

4. 2. 6. À ce propos, il est intéressant de souligner le parallélisme entre les problèmes de l'histoire linguistique et ceux de l'histoire de l'art<sup>63</sup>. Par rapport au « développement » de l'art également (en ce qu'il possède de forme culturelle historique), des explications en termes historico-culturels et en termes « structuraux » ont été proposées. Ainsi, la direction représentée par M. Dvorak et K. Tietze appréhende l'histoire de l'art en relation avec les autres formes culturelles et en fonction de l'histoire générale de la culture. Et une autre direction, déjà représentée par C. Fiedler, A. Hildebrand et H. Wölfflin, considère les modalités artistiques comme des structures autonomes qui évolueraient par des nécessités internes<sup>64</sup>. Cette direction – bien qu'elle se maintienne sur un plan résolument supérieur – possède d'évidents points de contact avec la malheureuse tentative de Brunetière de faire l'histoire des dénommés genres littéraires comme des « organismes autonomes », et a même un précurseur de la Renaissance en G. P. Lomazzo, qui proposait une histoire de l'art « sans les artistes ». Et l'explication de l'art par le matériel a déjà été essayée au siècle passé par G. Semper. Ces trois essais – en plus de ne pas expliquer le fait proprement artistique – présentent des risques et des failles évidentes. L'histoire culturelle de l'art tombe facilement dans l'erreur de considérer l'art (qui est lui-même une forme importante de la culture) comme un simple reflet des autres formes culturelles, comme si celles-ci seules étaient déterminantes. L'histoire « structurale » oublie que les formes artistiques ne se développent pas par elles-mêmes et ne se rend pas compte que la direction « nécessaire » du développement n'est connue (et n'existe) que lorsqu'elle est effectivement réalisée. Et le naturalisme de Semper considère comme déterminante une circonstance purement extérieure et neutre, qui n'est pas non plus une « cause matérielle » de l'art avant d'avoir été déterminée comme telle par la finalité (cf. 3.2.4.). La même chose exactement se produit en linguistique. La linguistique historico-culturelle commet souvent l'erreur de considérer la langue simplement comme déterminée par la culture extralinguistique, oubliant que la langue, en plus de refléter toute la culture non linguistique, est elle-même une zone essentielle de la culture, avec une tradition, une structure et des normes propres<sup>64 bis</sup>. La linguistique structurale, en tombant dans le causalisme et dans le déterminisme des systèmes, essaye de faire une histoire des langues « sans les individus parlants », oubliant que les « nécessités » systématiques ne sont telles et ne sont des conditions effectives du changement qu'en tant qu'elles ont déjà été mises en avant et dépassées par l'activité linguistique. Et l'historicisme positiviste identifie l'explication et l'étude empirique, et il

<sup>63</sup> Dans la linguistique s'observe souvent la tendance à chercher les « principes » dans les sciences naturelles et mathématiques (qui sont des sciences de nature tout à fait différente) ou même dans des disciplines de fondements douteux, comme la sociologie ou la psychologie. Et il en est même qui pensent que des techniques entièrement mécaniques, comme la cybernétique ou la statistique, pourraient nous procurer la solution de certains problèmes théoriques, c'est-à-dire rationnels. En revanche, on néglige ordinairement l'analogie intime qui existe entre les problèmes de la linguistique et ceux des autres sciences humaines ; et de nombreux linguistes, prompts à une autonomie impropre, considèrent avec méfiance la philosophie, qui est la science même des principes. En raison de cet état, d'un côté, de dépendance inopportune et, de l'autre côté, d'un regrettable isolement, on continue, dans la linguistique, de poser comme « actuels » d'anciens problèmes déjà résolus depuis très longtemps, ou éliminés comme inconsistants, par la philosophie ou par le reste des sciences de l'homme. C'est le tribut que paye la linguistique pour le péché de « misologisme », péché très grave selon PLATON, *Phédon*, 89c-90.

<sup>64</sup> Cf., à propos de cette tendance, B. Croce, *La teoria dell'arte come pura visibilità* et la note ajoutée à ce même essai dans *Nuovi saggi di estetica*<sup>3</sup>, Bari 1948, p. 235 et sq.

<sup>64 bis</sup> À propos des relations dialectiques entre langue et culture, cf. les observations assurées de G. DEVOTO, *I fondamenti*, pp. 40-42, 84.

considère que les problèmes des changements se résolvent en trouvant seulement l'origine matérielle des moyens linguistiques impliqués.

4. 3. 1. Indépendamment des erreurs de principe ou de perspective dans lesquelles peuvent tomber individuellement tels ou tels structuralistes ainsi que des risques qu'implique une vision exclusivement structurale du changement linguistique, le structuralisme diachronique présente également des limitations intrinsèques, dues aux inévitables (et nécessaires) réductions sur lesquelles se fonde toute étude structurale<sup>65</sup>.

4. 3. 2. En effet, parmi les diverses questions raisonnables qui sont posées, au sens général ou particulier, au sujet du changement linguistique (*où ?* – par rapport au système –, *comment*, *quand*, et *pour quoi* se produit-il ?), le structuralisme conteste surtout la question *où* : aux points de faible « rendement fonctionnel », aux points où le système permet une grande latitude de réalisation, aux points de « déséquilibre » du système (par exemple, les traits non utilisés ou les corrélations incomplètes), etc. Pour une part, il conteste également le *pour quoi*, dans la mesure où il s'agit d'une finalité fonctionnelle « intrinsèque », déductible au moyen de la comparaison entre deux systèmes successifs ; et, en ce sens, toute explication structurale effective des changements particuliers est nécessairement finaliste (cf. n. 47). Mais le structuralisme strict ne peut répondre au *pour quoi* culturel ni au *quand* du changement, qui dépend de l'initiative des individus parlants et des conditions culturelles extrasystémiques. De la même façon, il ne peut répondre davantage que partiellement au *comment*. En effet, le structuralisme, par ses prémisses mêmes, ignore la multiple variété de la langue historique. Par conséquent, dans la perspective diachronique, il ne considère le changement que de façon schématique, entre deux systèmes définis ; c'est-à-dire qu'il identifie le *changement* (diffusion d'une innovation) avec la *mutation* (substitution d'une structure par une autre) et ignore toute l'étape intermédiaire, durant laquelle les deux structures, l'ancienne et la nouvelle, coexistent<sup>66</sup>. En conséquent, le structuralisme *signale* uniquement l'intégration de la liberté linguistique dans le système, mais néglige le processus même de l'intégration, qui se développe dans la « norme » de la langue (cf. II, 3.1.3.), par le biais de multiples sélections (cf. III, 4.4.6.)<sup>67</sup>.

4. 3. 3. Pour ne pouvoir atteindre au *comment* concret du changement, le structuralisme n'est pas proprement *histoire*, puisque, selon l'avertissement d'Ortega, 'la raison historique n'accepte pas le fait comme simple fait, mais voit comment il se fait, voit le fait dans son se faire'<sup>68</sup>. Assurément, les explications (motivations) structurales sont historiques, mais l'explication concrète du changement ne s'épuise pas avec sa motivation :

<sup>65</sup> Ces limitations ne doivent pas être considérées comme des « erreurs » : elles signifient seulement que l'optique structurale doit être complétée par d'autres, également valides et nécessaires. À notre avis, toute la linguistique doit être structurale puisque les structures de l'activité de parler sont réelles. Mais le structuralisme n'est pas toute la linguistique et l'erreur de divers structuralistes est seulement de prétendre qu'elle le soit : par exemple, en prétendant donner des « définitions structurales » des catégories linguistiques, oubliant que l'optique structurale ne correspond pas au plan des définitions, mais au plan de la description. Et, naturellement, toute la linguistique doit être fonctionnelle, puisque les faits linguistiques sont déterminés par leur fonction.

<sup>66</sup> Cf. la distinction de H. Frei, *Grammaire des fautes*, pp. 29-30, entre *changement* et *évolution*.

<sup>67</sup> H. Lüdtke, *Die strukturelle Entwicklung des romanischen Vokalismus*, Bonn 1956, pp. 15-16, indique avec beaucoup de raison que la simple diachronie considère seulement les formes linguistiques dans le *temps* et que, pour parvenir à une vision plus complète de l'événement linguistique, il faut également prendre en considération la variété *spatiale* de la langue, en complétant la diachronie par la géographie linguistique et en arrivant à une « diachronische Sprachraumbeschreibung ». Il faut ajouter à cela qu'il est de la même façon nécessaire de tenir compte de la variété « verticale » de la langue (entre les différentes strates sociales et culturelles) et de la variété « stylistique » (entre différents moments expressifs) ; cf. *La geografia lingüística*, p. 43.

<sup>68</sup> *Historia como sistema*, dans *Obras completas*, VI, Madrid 1947, p. 50. Cf. également – dans *El Hombre y la gente*, p. 281 – son observation à propos de l'histoire de la langue, qui « nous montre une série de langues successives, mais non leur se faire ».

entre le point de départ (*innovation*) et le point d'arrivée (*mutation*) se trouve le *changer* lui-même, en tant que « diffusion », c'est-à-dire en tant qu'adoption interindividuelle de l'innovation, processus historique hautement complexe, fait de nombreux allers et retours, dans l'étude de quoi s'est démarquée surtout l'école linguistique espagnole<sup>69</sup>. En outre – en partie par des exigences méthodologiques et en partie par sa tradition naturaliste –, le structuralisme diachronique prend ordinairement pour point de départ un système supposé « fait » et « équilibré » (cf. I, 1.1.), plutôt que de partir du système déjà en mouvement, pour lequel divers structuralistes requièrent un *deus ex machina*, une « cause externe » qui met en marche le mouvement même<sup>70</sup>.

4. 3. 4. Pour de telles raisons, le structuralisme diachronique ne dépasse pas, pour l'essentiel, l'antinomie saussurienne entre synchronie et diachronie. Ce qu'il fait n'est que de montrer que les changements se trouvent conditionnés par le système et d'ordonner sur la ligne diachronique une série de systèmes synchroniques, quoiqu'ils soient liés, non par la simple continuité matérielle, mais par la correspondance entre leurs structures fonctionnelles. Par cela se voient corrigés l'« atomisme » et l'hétérogénéité de la diachronie saussurienne, et il est montré que la diachronie est *également* systématique ; mais l'antinomie même – en tant que prétendue opposition réelle – demeure intacte. En effet, Saussure n'a jamais nié que, sur la ligne diachronique, pourrait être « découpée » une série infinie de systèmes synchroniques. Ce qui se produit, c'est que l'antinomie saussurienne ne peut être dépassée, dans sa portée réelle, si l'on continue de maintenir de quelque façon la conception statique de la langue et si l'on continue de considérer la langue historique comme un ensemble d'« états de langue » ordonnés dans le temps. On ne la dépasse pas si l'on n'élimine pas de façon effective l'identification entre l'*être* de la langue, qui est un être historique (c'est-à-dire continu), et un *état* de langue<sup>71</sup>, ou une série d'« états » (ce qui, au fond, revient au même).

5. 1. Une tentative apparemment plus radicale (mais également plus discutable) de dépasser, dans la vision même de la réalité de la langue, l'antinomie saussurienne est celle représentée par la conception « téléologique » du changement linguistique. Une telle conception apparaît déjà formulée dans le rapport présenté par les fondateurs de la phonologie au Congrès de La Haye (cf. 4.1.2.). Il est précisément dit, dans ce rapport, que, plutôt que le problème traditionnel des *causes*, 'c'est le problème de la *finalité* des changements phonétiques qui doit être posé' et il est affirmé, contre la thèse de F. de Saussure selon laquelle 'la langue ne prémédite rien', qu'au moins certains changements linguistiques ont 'l'intention d'exercer une action sur le système'. En outre, il y est soutenu que, pour dépasser les positions néogrammaticiennes, il est nécessaire d'abandonner le

<sup>69</sup> Sont exemplaires, en ce sens, les études contenues dans R. MENENDEZ PIDAL, *Orígenes del español*, et A. ALONSO, *De la pronunciación medieval a la moderna*. Cf. également D. CATALAN, *La escuela lingüística española y su concepción del lenguaje*, Madrid 1955, pp. 67 et sq. Cela ne justifie cependant pas que soit attribuée à l'école espagnole une conception particulière du langage : il s'agit d'un aspect méthodologique de l'histoire des *langues*. Au sujet des caractéristiques de l'école linguistique espagnole, cf. A. ROSENBLAT, « Revista de Filología Hispánica », II, 2, p. 183 et E. COSERIU, *Amado Alonso*, Montevideo 1953, p. 4.

<sup>70</sup> Il faut cependant indiquer qu'A. MARTINET, *Économie*, p. 19, considère comme « simpliste » l'idée que, sans la pression des dénommés « facteurs externes », le système demeurerait immobile. Il signale de la même façon que l'équilibre des systèmes phonologiques doit être entendu comme précaire : « En fait, il est probable que la plupart des systèmes phonologiques observables présentent des traces de déséquilibre » (p. 25) ; « il existe, dans tout système phonologique et à tous les instants de son histoire, des zones où des changements sont en préparation ou en procès » (p. 34). Cf. également les pp. 88-90.

<sup>71</sup> Il serait bon, à ce propos, de rappeler qu'un chercheur que personne ne peut taxer d'idéaliste ou d'anti-saussurien, A. Meillet, dans son compte-rendu du *Cours*, « Bulletin de la Société de Linguistique de Paris », XX, p. 35, observait justement que la « coupe transversale » de Saussure, quoique méthodologiquement utile, ne correspond pas à la réalité de la langue.

mécanicisme et d'interpréter le concept de 'loi phonétique' de « façon téléologique »<sup>72</sup>. Ensuite, en des termes presque identiques, cela a été répété de nombreuses fois par Jakobson aussi bien que par Trubetzkoy. Les affirmations suivantes de ce dernier chercheur peuvent servir de modèle : « l'évolution du système phonologique est à chaque moment donnée dirigée par la *tendance vers un but*. Sans admettre cet élément téléologique, il est impossible d'expliquer l'évolution phonologique »<sup>73</sup>.

5. 2. 1. Plus récemment, et au sein même du structuralisme diachronique, des doutes ont été émis au sujet de ce supposé « élément téléologique », en particulier par A. Martinet<sup>74</sup>, qui, de façon regrettable, comprend que rejeter la « téléologie » implique de refuser également, ou de mettre en doute, l'interprétation finaliste des changements (cf. 3.2.3.)<sup>75</sup>, ce qui n'est pas certain, puisque la « finalité », dans son sens propre – c'est-à-dire comme causalité objective ou libre – est quelque chose d'entièrement distinct de ce que l'on entend souvent par « téléologie ». En réalité, les changements linguistiques, en tant que résultats d'une activité libre, ne peuvent posséder qu'une motivation finaliste, et il est néanmoins absolument certain que la langue ne « prémédite » ni ne peut préméditer quoi que ce soit, puisqu'elle n'est pas un sujet.

5. 2. 2. Pour démêler l'acceptable de ce qui ne l'est pas dans la conception « téléologique », il est avant tout nécessaire de sortir de l'ambiguïté de sa formulation et d'établir les sens qui peuvent lui être attribués. En effet, Trubetzkoy et Jakobson emploient indistinctement les termes « finalité », « intention », « téléologie » et « tendance » (de la langue), et l'examen le plus sommaire de leurs assertions révèle que l'ambiguïté n'est pas uniquement terminologique. Il est assurément possible de comprendre, par « téléologie », la 'finalité du changement' et, en outre, cela doit constituer l'intuition certaine sur laquelle se fonde la conception téléologique, puisque la « finalité » s'oppose explicitement aux « causes » des néogrammairiens et que l'on pense dépasser avec la « téléologie » le « mécanicisme ». En un tel cas, la finalité doit être entendue comme propre à tout acte individuel d'adoption d'un moyen linguistique (cf. 3.2.2.) ; et en ce sens seulement la conception dite « téléologique » est entièrement acceptable. Mais cela ne paraît pas être l'interprétation que lui donnent ceux-là mêmes qui la soutiennent. Au contraire : si cela constituait l'intuition originare de la « téléologie », elle a entièrement déviée et s'est obscurcie dans leurs formulations, qui se prêtent à bien plus d'une confusion.

5. 2. 3. Ainsi, à première vue, il ne paraît pas y avoir beaucoup de sens à dire que les changements 'ont l'intention d'exercer une pression sur le système'. Qu'est-ce que cela signifie concrètement ? Les changements ne sont ni des sujets, ni des forces, et le système n'est pas quelque chose « sur quoi peut être exercée une pression ». Sans doute s'agit-il d'une métaphore : ce sont les individus parlants qui auraient cette intention et non les faits que ceux-ci créent. Mais, même ainsi, l'assertion n'est pas acceptable. Cette 'intention d'exercer une pression sur le système' n'est pas expérimentée par les individus parlants, et une intention qui ne peut être répétée de façon subjective ne peut être « objectivement » observée ou déduite des faits (cf. 3.4.2) ; et il n'y a aucune raison pour attribuer aux individus

<sup>72</sup> *Actes du premier Congrès*, pp. 33, 35, 36.

<sup>73</sup> *La fonología actual*, traduction espagnole dans *Psicología del lenguaje*, p. 159 [Ici cité d'après la réédition partielle de ce numéro du *Journal de psychologie* (1933) dans *Essais sur le langage*, éd. de Minuit, 1969, p. 163 (NDT)]. Du même Trubetzkoy, voir également les interventions au Congrès de Genève, dans *Actes du deuxième Congrès*, pp. 110, 114. Cf., en outre, R. JAKOBSON, *Remarques sur l'évolution phonologique du russe*, en particulier p. 17.

<sup>74</sup> Cf. sa préface à A. Haudricourt et A. Julliard, *Essai*, p. XI, et *Économie*, pp. 46, 97.

<sup>75</sup> En cela, Martinet s'accorde avec A. Burger, chercheur contraire au structuralisme diachronique, qui, face à la téléologie, réaffirme le principe saussurien selon lequel 'la langue ne prémédite rien', l'interprétant au sens selon lequel les changements ne possèdent pas de finalité (*Art. cit.*, pp. 32-33). Mais l'opposition de Martinet paraît bien davantage être d'ordre terminologique, puisque lui-même emploie souvent le concept de 'tendance'.

parlants de mystérieuses intentions « inconscientes ». Le système, à ce propos, peut être compris comme un système « intérieur » (ensemble de possibilités linguistiques, de moyens techniques, dont dispose chaque individu parlant) ou comme système « extérieur », comme « la langue des autres ». Or, l'individu parlant n'exerce aucune « pression » sur son propre savoir linguistique, mais simplement le modifie en accord avec ses nécessités expressives. D'autre part, l'individu parlant *en tant qu'individu parlant* ne manifeste aucune intention de modifier le « système extérieur », « la langue des autres ». Le changement « naturel » est le résultat des nombreux actes d'adoption qui sont réalisés dans un sens identique, et non d'une intention d'agir sur la langue (cf. 3.3.2.)<sup>76</sup>. La confusion paraît renforcée par le fait de ne pas distinguer avec clarté la langue « superindividuelle » des savoirs linguistiques individuels, lesquels sont le lieu où se produisent les changements. En effet, en réduisant la langue à *un* système – les nombreux savoirs individuels à un unique savoir qui les représentent tous<sup>77</sup> –, le *changement* est nécessairement réduit aux dimensions de l'*adoption*. L'insertion d'un nouveau moyen linguistique dans différents savoirs individuels peut, en effet, apparaître comme une « pression » du point de vue du système superindividuel, dont l'équilibre se trouve indirectement modifié. Mais il s'agit d'un simple fait, et non d'une pression intentionnelle, puisque l'intention ne se situe pas sur ce même plan, mais sur le plan des adoptions concrètes. Ainsi, donc, dans le fond – et du point de vue de la réalité concrète de la langue –, l'assertion examinée signifie seulement que l'adoption est un acte intentionnel ; et cela est, effectivement, quelque chose de positif et de fondamental pour la compréhension du changement linguistique d'une manière non mécaniciste (cf. III, 3.2.2.), mais n'a rien à voir avec une supposée « téléologie » extérieure.

5. 2. 4. En revanche, il est difficile de trouver quelque chose de positif dans la téléologie entendue comme 'tendance à l'harmonie des systèmes'<sup>78</sup>. Cette idée de la téléologie implique l'interprétation de l'adjectif « téléologique » (appliqué au système) au sens : 'ordonné vers une fin qui serait l'ordre même'. Mais – même en faisant abstraction de la valeur purement subjective de l'appréciation d'un système comme « harmonieux » et des doutes au sujet du concept de « tendance » –, l'idée de la « tendance à l'harmonie » est en soi-même contradictoire. En effet, on ne comprend pas pourquoi cette supposée tendance, si elle est constante, n'en vient pas à ordonner définitivement les systèmes. Ou il faut admettre que certains changements motivés de façon fonctionnelle vont contre l'« harmonie » et que les systèmes réalisés présentent à tout moment des contradictions internes (cf. IV, 4.5.4.) ; ou, sinon, on retombe dans l'idée des « facteurs externes » qui perturberaient la quiétude naturelle du système (cf. I, 1.1.). En un tel cas, on en revient à concevoir le système comme intrinsèquement « statique » ; et avec cela l'antinomie entre synchronie et diachronie n'est pas dépassée, mais, au contraire, confirmée.

<sup>76</sup> Et même les changements « artificiels », exigés du dehors (par des institutions académiques, des puristes, des maîtres de langue, etc.), n'existent en tant que changements que dans la mesure où chaque individu parlant modifie sa propre activité de parler en accord avec les modèles qui lui sont offerts. Ce qui est différent, en ce cas (qui, par ailleurs, n'est pas le cas que veulent évoquer les téléologistes), ce n'est pas la technique même du changement, qui est toujours produit au moyen d'adoptions finalistes individuelles, mais l'origine extérieure des moyens linguistiques impliqués : offrir les modèles, et non le changement, c'est ce qui manifeste l'intention de changer la langue. La distinction entre changements « naturels » et « artificiels » se rapporte donc aux conditions dans lesquelles agit la liberté linguistique, et non au caractère de l'adoption individuelle, qui est l'unité minimale du changement.

<sup>77</sup> Observons que ce qui est contestable n'est pas la réduction en tant que telle, laquelle – loin d'être une particularité du structuralisme, comme l'ont si souvent affirmé ses critiques – est courante dans toute la linguistique et, pour de nombreuses propositions, est même indispensable. Il ne faut simplement pas oublier le niveau d'abstraction qu'implique la réduction même.

<sup>78</sup> A. MARTINET, *Économie*, p. 67, considère justement l'« harmonie des systèmes » comme une « étiquette trompeuse ». Cf. également les pp. 97-98 et 104.

5. 3. 1. Le sens principal de la conception téléologique paraît cependant être autre : on pense à une *finalité objective*, extérieure et prédéterminée, vers laquelle tendrait la langue à tout moment, sous l'impulsion d'une espèce de nécessité interne. Trubetzkoy lui-même souligne l'affinité entre la « téléologie » des phonologues et la notion de 'tendance des langues' employée par Meillet et Grammont ; en outre, il déclare que la notion de 'tendance' est « essentiellement téléologique » et, dans le même contexte, évoque K. Luick, pour avoir été le premier chercheur ayant envisagé l'évolution du vocalisme anglais « comme dirigée par une logique interne »<sup>79</sup>.

5. 3. 2. Or, si cette finalité objective était un fait réel, elle impliquerait effectivement le dépassement (pour l'avenir) de l'antinomie synchronie-diachronie, puisqu'à tout moment la langue « tendrait à être » autre chose que ce qu'elle est. Mais la vérité est qu'une telle « finalité » n'existe pas et qu'il ne convient pas de la supposer : la langue comme fait objectif, comme technique historique de l'activité de parler ne tend ni ne peut tendre à quoi que ce soit. En général, les affirmations téléologiques ne sont pas des explications et manquent de valeur cognitive, puisque la « finalité objective » n'est pas quelque chose d'observable. Comme l'a établi Kant<sup>80</sup>, le jugement téléologique – qui, dans sa forme légitime, se rapporte à la nature – ne possède pas de validité objective, puisque, en réalité, il n'énonce rien non plus à propos des objets en tant que tels, mais manifeste seulement une attitude du sujet par rapport à eux : ce n'est pas un *jugement déterminant*, constitutif de l'objet, mais un *jugement réfléchissant*. C'est une norme de la réflexion et de l'attitude cognitive, un principe ordonnateur de l'expérience, qui correspond à une nécessité humaine : en effet, l'homme a besoin de supposer un « ordre », une « finalité », dans la nature, pour la comprendre rationnellement. Mais, si le jugement téléologique constitue une « croyance nécessaire », quoique manquant de valeur cognitive, par rapport au monde naturel, la « téléologie » dans le monde de la culture – outre de manquer de valeur cognitive – est une croyance non nécessaire et injustifiée, puisque l'homme n'a pas de raison de supposer une mystérieuse et indémontrable « finalité objective » extérieure dans ce qu'il réalise lui-même librement. En réalité, la finalité objective n'est pas autre chose que la nécessité projetée en direction du futur ; et la notion de 'tendance de la langue' est, sans doute, « essentiellement téléologique », mais, par elle-même, elle est aussi essentiellement causale et antifinaliste. Il est certain que la doctrine téléologique aspire à dépasser le mécanisme causaliste ; cependant, le mécanisme n'est pas dépassé, mais réaffirmé, si la causalité extérieure est substituée par une finalité également extérieure et si les « tendances » sont attribuées à la langue<sup>81</sup>. En effet, la téléologie de la langue est seulement une forme particulière de causalisme : c'est la forme par excellence qu'assume le « déterminisme du système » (cf. 4.2.3.), c'est-à-dire l'idée selon laquelle la langue posséderait en elle-même les « causes » de son changement (ce qui, comme on l'a vu, est rationnellement impossible) ; et, dans le fond, malgré la terminologie rénovée, c'est une nouvelle façon de présenter l'ancienne conception des langues comme organismes naturels. Le propos ne change pas, pour l'essentiel, si l'on dit que, à proprement parler, les tendances sont celles des individus parlants, et non du système, puisque, une fois que l'évolution du système est entendue comme prédéterminée ou « inéluctable » (cf. 2.2.3.), l'inversion des termes réels est maintenue et la liberté des individus parlants apparaît comme un simple instrument de la nécessité interne de la langue. En ce sens, la conception téléologique est la négation même de la réalité du langage en tant qu'*ἐνέργεια* et de la liberté linguistique, puisque la liberté est annulée dès qu'est désignée une fin extérieure et prédéterminée.

<sup>79</sup> *La fonología actual*, p. 159, note [Ici cité d'après la réédition partielle de ce numéro du *Journal de psychologie* (1933) dans *Essais sur le langage*, éd. de Minuit, 1969, p. 163, note 30 (NDT)].

<sup>80</sup> *Kritik der Urteilskraft*, en particulier § 75.

<sup>81</sup> Et il est même réaffirmé en un sens empiriquement plus grave, puisque les prétendues « causes » du changement, étant des circonstances observables, peuvent être réfutées par la simple observation empirique (cf. 2.4.2.), alors que personne ne peut refuser avec des arguments empiriques quelque chose qui, par définition, ne peut être observé, et une motivation qui, au fond, est tautologique.

5. 3. 3. Au regard de tout ce qui a été dit, la téléologie, entendue comme tendance de la langue à une finalité objective extérieure, doit être rejetée et doit être nettement distinguée de la finalité authentique (cf. 3.2.1.), puisque, loin d'être la même chose qu'elle, elle en est son contraire. Assurément, dans ses racines positives, la téléologie prétend se référer à la finalité de l'adoption linguistique, déliée des individus parlants et transportée au système abstrait ; mais un tel transport est totalement illégitime, puisque la finalité n'est pas un « fait » qui peut être délié des sujets et de leur intentionnalité. Quant à la « logique interne » du changement, il s'agit d'une « logique » du *comment*, et non du *pourquoi* : il ne faut pas confondre le comment du changement (sa systématité) avec sa raison <sup>82</sup>.

5. 3. 4. Cependant, les affirmations qui sont présentées comme téléologiques peuvent posséder une validité objective mais, précisément, pas en un sens « téléologique ». Elles sont valides en tant qu'elles expriment l'universel et le général à propos d'un objet ou ordonnent l'expérience particulière que l'on possède déjà à propos de l'objet même. Ainsi, par exemple, lorsque nous disons que l'espagnol, si l'on continue de le parler, « changera nécessairement », nous n'affirmons rien de particulier à propos du devenir de la langue espagnole, mais nous disons seulement que le changement appartient nécessairement à l'être de la langue en général. De la même manière, lorsque l'on dit que 'dans la langue se manifeste la tendance à maintenir les oppositions distinctives', on ne parle d'aucune « tendance » objective, mais on affirme une caractéristique essentielle et constitutive de la langue : celle de présenter les oppositions distinctives. Il serait réellement curieux, et, même, absurde, qu'existe dans la langue la « tendance » à perdre les oppositions distinctives, c'est-à-dire à cesser d'être langue. D'autres fois, les affirmations « téléologiques » expriment le général qui, dans le cadre de la liberté, se rapporte uniquement à des possibilités (cf. 2.2.2.). Finalement, lorsque nous affirmons une « tendance » sur le plan proprement particulier, nous faisons autre chose qu'ordonner l'expérience que nous possédons déjà sur ce même plan. Ainsi, par exemple, lorsque nous affirmons que « l'espagnol d'Amérique tend à l'unification », nous disons seulement qu'il apparaît aujourd'hui plus unifié qu'il y a cinquante ans, et non qu'il se dirige effectivement vers une fin extérieure que nous ne pouvons observer. De la même façon, en disant d'une langue quelconque qu'elle « tend à perdre la flexion », nous ordonnons seulement de façon téléologique les données que nous possédons déjà à son propos. Et ce jugement, en ce qu'il possède d'objectif, n'est pas démenti même lorsque l'on observe ensuite un retour à la flexion dans la langue considérée. En effet, le jugement téléologique à propos du particulier ordonne seulement les données que l'on possède déjà, et non celles qui n'ont pas encore été présentées : objectivement, il possède la valeur d'une *observation*, et non celle d'une *prévision*, puisque il ne se rapporte pas proprement au futur.

5. 3. 5. Pour cette raison, les affirmations téléologiques qui se rapportent à l'histoire particulière d'une langue sont de simples observations ; et, si elles prétendent être des explications, ou bien elles sont tautologiques, ou bien elles manquent de sens. Ainsi, par exemple, l'affirmation selon laquelle dans le latin dénommé « vulgaire » se manifeste « la tendance aux formes périphrastiques » est la simple observation de la plus grande fréquence de ces formes, par rapport au latin classique. Mais si cette même observation est présentée comme une « explication », elle est tautologique, puisqu'elle répète simplement l'observation ; et elle manque de sens si elle prétend se rapporter objectivement à une fin

<sup>82</sup> Par ailleurs, également en tant que « logique du comment », c'est seulement une logique relative ou, pour mieux dire, multiple : même en partant d'une tradition unitaire schématique, le changement ne suit pas une direction unique. Ce qui est observé au cours des moments successifs, c'est l'unité de la langue, dans la mesure où les individus parlants ont agi dans le même sens, et sa variété, dans la mesure où ils ont suivi des impulsions diverses. Cf. les deux schémas de F. de SAUSSURE, *CLG*, p. 273. Pour une critique du concept de « tendance » dans la linguistique, cf. également K. ROGGER, *Idealismus und Realismus in der Sprachwissenschaft*, « Zeitschrift für romanische Philologie », LXXV, 1959, pp. 416-419.

extérieure poursuivie par le système linguistique latin. Sur un plan plus vaste, les « développements parallèles indépendants » dont parle Meillet<sup>83</sup> sont, sans doute, possibles théoriquement<sup>84</sup>, mais leur possibilité n'est pas justifiée par des 'tendances des langues du même groupe' (et moins encore par de « mystérieuses tendances héréditaires acquises »), mais par le fait que la liberté linguistique, luttant avec des systèmes similaires et se confrontant à des problèmes expressifs analogues, peut trouver des solutions également analogues (comme elle peut, d'autre part, les choisir totalement différentes). Et dire que les développements parallèles sont dus à des 'tendances analogues' n'est pas, en réalité, une explication, puisque cela ne possède objectivement pas plus que la valeur de l'observation même des faits correspondants.

5. 3. 6. Pour les mêmes raisons, l'idée de pouvoir prévoir les changements linguistiques manque de sens. En général, le futur en tant que tel n'est pas matière de connaissance et la prévision n'est pas un problème de la science. Mais, dans le cas du langage, l'idée évoquée implique, en outre, une prétention irrationnelle : celle de pouvoir établir par avance la façon dont s'organisera dans le futur la liberté expressive des individus parlants. En réalité, toute « prévision » est une affirmation générale : elle dit que les changements se produisent ordinairement dans des conditions déterminées. Et, puisque dans l'histoire, la généralisation est formelle, et non matérielle (cf. 2.2.2.), il est seulement possible de dire que, dans telles conditions déjà connues, tels ou tels *types de changements pourront survenir*, mais non quels seront ces changements dans leur particularité, ni s'ils se produiront effectivement ou non. De la même façon, en comparant deux « états de langue » successifs, nous pouvons observer quels changements se sont déjà produits ; mais rien ne nous autorise à assurer que ceux-ci suivront dans le futur les mêmes directions.

5. 4. 1. Avec le problème de la « téléologie » (c'est-à-dire de la supposée nécessité interne des langues) entre en étroite relation le problème des *lois générales* des changements linguistiques. De nombreux chercheurs se sont dédiés à la tâche d'établir de telles lois, et nombre d'entre eux se sont plaints et se plaignent encore de l'insuffisance des lois qui ont pu être formulées jusqu'à présent. L'attitude de Meillet peut, à ce propos, être tenue pour typique : « Le développement linguistique obéit à des lois générales. L'histoire même des langues suffit à le montrer par les régularités qu'on y observe »... « La recherche des lois générales, tant morphologiques que phonétiques, doit être désormais l'un des principaux objets de la linguistique »<sup>85</sup>. Les lois, donc, existent et leur recherche doit continuer. Mais elles présentent le défaut de ne pas être des lois de nécessité : « Toutes les lois générales qu'on a posées, toutes celles dont cette recherche, à peine entamée, réserve encore la découverte, ont cependant un défaut : elles énoncent des possibilités, non des nécessités »<sup>86</sup>. S'agirait-il d'une déficience ? Meillet lui-même avertit de façon claire que le caractère des lois évoquées n'est pas contingent ou accidentel mais intrinsèque et nécessaire (puisque, en effet, il entend que *les lois qui continueront d'être découvertes* seront, également, du même type) et, cependant, il aspire à des lois d'un autre type, qui permettraient de prévoir l'« évolution future » des langues : « Les lois de la phonétique ou de la morphologie générale historique ne suffisent donc à expliquer aucun fait ; elles énoncent des conditions constantes qui règlent le développement des faits linguistiques ; mais même si l'on parvenait à les déterminer d'une manière complète et en tout point exacte, on ne saurait pour cela prévoir aucune évolution future, ce qui est la marque d'une connaissance incomplète ; car il resterait à découvrir les conditions variables qui permettent ou provoquent

<sup>83</sup> *La méthode comparative*, pp. 98 et sq. et *Convergence des développements linguistiques*, dans *Linguistique historique et linguistique générale*, I, pp. 61-75.

<sup>84</sup> Nous disons « théoriquement » parce que dans certains des cas évoqués par Meillet il peut s'agir de changements commencés bien avant, dans des couches ou des sections non documentées de la langue en question ou d'innovations diffusées d'une langue à une autre même après leur séparation.

<sup>85</sup> *Linguistique historique et linguistique générale*, pp. 7, 13.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 15.

la réalisation des possibilités ainsi reconnues. Pour décisif que soit le progrès qui résulte de la constitution de la linguistique générale, on ne saurait donc s'en contenter »<sup>87</sup>.

5. 4. 2. Il faut en revanche se faire une raison. Non pas, assurément, avec la dénommée « linguistique générale », qui ne peut se substituer à la linguistique théorique (cf. II, 4.2.), ni avec les lois générales déjà découvertes, mais avec la nature de celles-ci. Il s'agit bien de la *nature*, et non d'une déficience qui peut être dépassée. Les lois générales du changement linguistique sont *nécessairement* des lois de possibilités ; c'est-à-dire qu'en cela même se trouve leur aspect de nécessité, puisque c'est une chose qui dépend d'une loi réellement nécessaire : la loi de la liberté du langage. Que les lois en question n'expliquent pas le changement est certain. Mais cela arrive parce que ce sont des lois du *comment* et non du *pourquoi*. Et il n'est pas possible de découvrir des lois d'un autre type – lois proprement causales –, parce que les changements linguistiques ne possèdent pas de « causes » au sens naturaliste<sup>88</sup>. En effet, les uniques lois nécessaires, dans le cas du langage, sont celles qui énoncent une nécessité rationnelle. Ainsi, par exemple : toute langue parlée change ; toute langue est « suffisante » en regard du monde culturel auquel elle correspond ; tout changement est la diffusion d'une innovation ; toute adoption linguistique est un acte finaliste ; aucun fait linguistique ne possède de motivation naturelle ; toute langue présente une structure phonétique et grammaticale ; aucun facteur d'ordre externe ne peut agir directement sur la langue, etc. Ces mêmes lois nous indiquent que le « développement » linguistique ne correspond pas à l'« évolution » d'un objet naturel, mais à la *construction* d'un objet culturel et qu'il ne peut, par conséquent, être motivé que par la finalité des individus parlants, et non par des conditions objectives externes ou internes. L'importance empirique des « conditions » du changement n'est avec cela aucunement diminuée, puisque ce qu'il faut rechercher sur le plan empirique – et en ce sens, il y a encore beaucoup à faire – c'est, précisément, la façon dont agit ordinairement la liberté linguistique dans des conditions déterminées, quelles sont les *modalités* et les *normes* de ce « faire humain » qu'est le langage. Personne ne sait exactement comment changent les langues ; et, cela, en grande part parce que l'attention s'est souvent portée sur le faux problème du pourquoi.

5. 4. 3. Quant à la « prévision de l'évolution future », il s'agit d'une dangereuse illusion. Le « savoir pour prévoir » (et, surtout, l'identification du *savoir* et du *prévoir*) constitue une autre pesante hérédité du positivisme comtien. En réalité, aucune science ne « prévoit ». Même les sciences physiques ne « prévoient » pas le particulier, mais établissent des lois générales de nécessité empirique. La chimie ne prévoit pas que ce morceau de sucre sera dilué par l'eau, mais établit que 'le sucre est soluble dans l'eau' : elle indique ce qui se produit, *en général*, dans certaines conditions. Le caractère de nécessité des lois physiques permet, assurément, la tâche pratique de « prévoir », c'est-à-dire d'appliquer le général au particulier ; mais aucune science ne permet de déduire du général le propre des *individus*. Dans les sciences de l'homme, en outre, il est seulement possible de dire ce qui peut, et ce qui ordinairement se produit dans certaines conditions, mais non si cela se produira ou non, puisque le produire même dépend de la liberté, et non d'une

<sup>87</sup> *Ibid.*, pp. 15-16.

<sup>88</sup> Il n'y a pas non plus de « lois causales synchroniques », comme le pense B. MALMBERG, *Système*, pp. 24-25, n. 7. La « loi synchronique » est toujours une norme de structure : elle se rapporte au comment et non au pourquoi. Telles sont les lois de la phonologie déjà indiquées dans le rapport de La Haye, p. 34, et les lois d'opposition morphologique de Brøndal. Cf. l'attitude prudente de J. PERROT, *La linguistique*, Paris 1953, p. 130, lequel entrevoit la différence entre « loi » et observation empirique générale. Sans doute est-il important d'observer les lois évoquées, qui indiquent les moyens normaux et typiques de l'organisation idiomatique. Mais elles ne possèdent pas le caractère d'une nécessité panchronique absolue. Ainsi, quand même observerait-on avec une totale certitude qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y pas de langues sans syllabes ouvertes, cela ne cesserait pas d'être une simple observation générale, aussi longtemps que l'on ne parvient pas à la fonder en nécessité rationnelle.

nécessité extérieure. Nous pouvons également dire comment doit être une langue quelconque et ce qui peut lui succéder pour être *langue*, mais non comment elle doit être et ce qui lui succède pour être *telle langue historique déterminée*, puisque cela n'est pas quelque chose qui puisse être déduit du général. Mais cela ne diminue en rien la linguistique, puisque le degré de développement d'une science se mesure à son adéquation à l'objet étudié et au nombre de vérités qu'elle a découvert, et non à ses capacités prophétiques. Dans le cas du langage, la marque d'une connaissance incomplète, ou, mieux, inadéquate – au sens le plus essentiel – n'est pas l'impossibilité de prévoir, mais l'aspiration à la dépasser. Cette impossibilité, en effet, n'est pas empirique et contingente, mais rationnelle et, en conséquence, indépassable : elle n'est pas due à une « imperfection » de la linguistique, mais à la nature même de l'objet étudié<sup>89</sup>.

5. 4. 4. En un sens, donc, la linguistique ne doit pas « devenir » une science de lois, puisqu'elle l'est déjà. Et, en un autre sens, elle ne peut parvenir à l'être parce que la nature même de son objet le lui interdit. La linguistique doit renoncer à l'intention irrationnelle d'établir des lois causales dans le domaine de la liberté. Elle ne renoncera pas pour cela à être « exacte », mais acquerra au contraire sa pleine exactitude en tant que science de l'homme. Les sciences de l'homme sont déjà « exactes » (cf. 2.3.) – et elles possèdent même un type d'exactitude auquel ne peuvent aspirer ni les sciences naturelles ni les mathématiques (puisque en elles seules coïncident le *verum* et le *certum*, au sens de G. B. Vico) –, et on ne les rend pas plus exactes en les traitant comme des sciences physiques. En outre, en tant qu'étude d'objets historiques, la linguistique ne doit pas aspirer à être une science prophétique.

---

<sup>89</sup> Contre l'idée naturaliste dans les sciences historiques, cf. B. Croce, *Teoria et storia della storiografia*<sup>7</sup>, Bari 1954, p. 170 : « Veramente, l'ideale delle scienze naturali, anziché essere la perfezione, è una delle tante crisi che ha attraversato e attraverserà il pensiero storico, il quale è dialettica dello svolgimento e non già deterministica spiegazione per cause, che non spiega nulla perché non svolge nulla ».